

Le S t e

Déc. 25

4

Mentions légales

Directeur de publication/rédaction : Chris Giot

Comité de lecture : Clothilde Kerscaven, Gaëlle Lapert, Franck Dorso

Correction : Camille Frémeau

Extrait de couverture : **Camille Lemonnier**, *L'Homme en amour*

Restes est une revue fondée et animée par l'**association Revue Restes**, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290 Illeville-sur-Montfort.

Président de l'association : Chris Giot

ISSN (numérique) : 3037-9814

ISSN (papier) : 3073-7699

Retrouvez les précédents numéros, commandez, adhérez, faites un don sur <https://revuerestes.wordpress.com/>

Questionnements existentiels

Extramuriens, extramuriennes, ainsi que ceux qui, indifférents, foulent ou ne foulent pas notre petite fourmilière et que nous saluons toutefois, colériques et invisibles¹,

Quatre numéros et un hors-série qui font cinq sorties depuis notre première écume d'avril 2024, autant de prétextes pour échanger avec vous, par mail, sur nos réseaux (suivez-nous !), y compris lorsque, comme ces derniers mois, nous basculons dans une forme assez pure de discrétion, le besoin s'en faisant chaudement sentir. L'occasion de se dire : « eh bien, quatre sorties par an, cela fait trop de langues tirées, alors, baissions un peu pour que durent lesdites langues » ; trois sorties l'année, ce nous paraît plus conforme à un équilibre entre besoin et joie de la besoin. C'est l'inconvénient et le luxe des jeunes initiatives : on se cherche, on négocie !

Alors sans doute il nous arrivera encore d'annoncer un numéro qui n'arrivera que deux mois plus tard, mais gardez-vous bien de voir çà et là, et à commencer par ce titre d'édito bien énigmatique, les marques d'un essoufflement : l'enthousiasme est le même, pour chacun des participants à cette revue. Mieux, votre narrateur se questionne, positivement, sur la suite : et si, à la faveur de votre sympathie renouvelée pour notre « concept » pro-extramurien, nous envisagions davantage de Restes ? Des Restes du court-métrage, des documentaires qui portent l'esprit de Restes, diable, pourquoi pas des universités populaires de Restes, la liste est longue. Il manquerait, à votre narrateur, le temps et l'énergie pour en prendre la charge, mais si les idées et le cœur vous en disent, parlons-en, nous ne sommes qu'à une portée de mail !

Cette menue annonce passée, venons à nos chères autrices, nos chers auteurs, publiés ci-après. Remercions-les pour la richesse de leurs textes, rendons-leur tous les hommages légitimes, lisons-les et relisons-les. Un thème se dégage de ce numéro comme par la force des choses. Il faut l'accepter.

1 Narrateur, tu ne le savais pas – le savais-tu ? –, mais tu avais baissé la garde. Pouvait-on t'en vouloir ? La rédaction d'un éditorial, d'une introduction, qu'importe, te réjouissait parfois, fieffé littéraire. Mais tout passage qui oblige pousse à l'habitude, toute habitude pousse au regard fixe de qui, au volant, parcourt une route familière sans s'en apercevoir. Une brèche s'ouvrait, née peut-être du cordon élimé du discours. De cette brèche, je m'extirpais.

restes

Revue de l'extramuros

Sommaire

Hors cadre	7
Antonéus Blurp , <i>projet expérimental de procédures permettant l'écriture de textes expérimentaux</i>	8
Textes	15
Ellis Dickson , <i>Appel manqué du Destin</i>	16
Etienne Maucourant , <i>Les Voyages de Madame Marchand</i>	21
Andréa Lino , <i>Dans le noir</i>	30
Bénédicte Brun , <i>Variation Arctique</i>	40
Möly , <i>Mamie Bleue</i>	45
Nina Skaro , <i>la mécanique du tue-désir</i>	53
Une lettre	59
Patxi Brodkey , <i>Une lettre</i>	60
Dire l'extramuros	68
Alain Lasverne , <i>Post-it et puis s'en va</i>	69

Hors Cadre

Coupable : **Antonéus Blurp**

Titre : **projet expérimental de
procédures permettant
l'écriture de textes
expérimentaux**

Endroit : Loiret (45)

Antonéus Blurp est une chambre d'écho pour ses divers projets littéraires. Fils indigne de l'Orlando de V. Woolf, il traîne sa vie paradoxale sur les deux précédents siècles et les débuts du 21e. Camille Claude, sa traductrice et âme damnée, est une militante littéraire encrée dans notre époque, adepte de l'Écriture Inclusive et des ROF de 1990. Accédez à la [Slarmothèque](#) d'Antonéus.

**Projet expérimental de
procédures permettant l'écriture de textes expérimentaux.**

A.N.C.®

Antonéus Blurp

Titre original:
Experimentální projekt
postupů umožňujících psaní experimentálních textů.

Traduit du tchèque par Camille Claude

01 *Zazie dans le métro*, Raymond Queneau (Gallimard 1939) p. 9.

02 *La Place*, Annie Ernaux (Gallimard 1984)

03 Clark Joseph Kent non plus.

04 *Rêver debout*, Lydie Salvayre (Seuil 2021) p. 65.

05 *ibid.* p. 141.

Mes respects à Rabindranath Tagore, à Orhan Pamuk, à J.R.R. Tolkien et à Lewis Carroll.

FR	JP	EO	Art Nak Corp.
Fiche n°4 (ref. CCE-1031) Merci cher·e client·e d’avoir fait l’acquisition de notre document professionnel <i>Procédures permettant l’écriture de textes expérimentaux</i>. Modèle procédural de notre collection « Beaux Restes » spécialement réécrité par le mondialement célèbre auteur-compositeur-concepteur A. Blurp. Foisonnante par nature, expansive dans son expression, cette procédure est polyvalente dans ses accords. Le rythme en est intense, vif avec de légers reflets baroques. La couleur rosée du sous-texte rehausse naturellement celle du propos. Ce modèle dispose d’une véritable palette sémantique, variée et franche, qui le rend unique. Le bouquet lexical est puissant et complexe. C’est une explosion de sèmes sophistiqués, de motifs, de fleurs de rhétorique et d’arguments. La mise en bouche est aisée grâce à une matière ample et suave révélant toute l’exubérance et l’opulence de cette prose de caractère. Les tonalités denses sont harmonieusement soutenues par une fraîcheur qui sait se faire gaillarde ou intime. En bouche comme à l’œil, un festival d’images complexes ravit l’esprit. Cadre idéologique compatible avec les publications destinées à la jeunesse et déposées au Ministère de la Justice – Paris (Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949). Écriture inclusive (version bêta) incluse. Pilote de satellite grammatical et lexical ROF-1990 intégré. Rectitude politique garantie 2 ans, adaptations et traductions non incluses. Voir conditions spéciales selon pays dans notre D.G.A. Quatre chapitres certifiés grande lisibilité dextrogyre et verticale descendante. Quête narrative par adjuvants simples et péripéties à rebonds multiples, permettant un enchaînement des identifications motrices. Modèle disposant d’un sujet et d’un objet. Conseillé pour adultes et adolescent·es exclusivement : niveau DNB, verbe familier à technique, grande ouverture d’esprit. Document à usage prosélyte en intérieur et extérieur. Voir la notice attenante (ref. CCE-74apfr) pour une analyse pédagogique. Ce document est livré mis en page. Poids de l’ensemble : 76 ko.	表 n°4 参考号 CCE-1031 感谢亲爱的客户购买我们的专业文档《实验文本编写程序》。 我们的“美しい残り物”系列中的程序模型由世界著名作家兼堆肥设计师 A. Blurp 专门重写。 该程序本质上丰富，表达广泛，其协议具有多种用途。节奏强烈、活泼，带有淡淡的巴洛克风格的反射。潜台词的粉红色自然地提亮了主题的颜色。该模型具有真实的语义调色板，丰富而坦率，这使其独一无二。词汇花束强大而复杂。这是复杂的语义、修辞花、争论和狡辩的爆发。 由于丰富而温和的材料揭示了这篇富有个性化的散文的所有活力和丰富性，因此口感很容易。浓郁的色调与活泼或亲密的新鲜感和谐地相辅相成。对于味觉和眼睛来说，一场复杂的图像盛宴让心灵愉悦。意识形态框架与面向青年的出版物相一致，并由巴黎司法部保存（1949年7月16日第49.956号法律）。包括包容性写作（测试版）。内置 ROF-1990 语法和词汇卫星驱动程序。 アリスは銀行に妹のそばに座って、何もすることがないことに非常にうんざりし始めていました。彼女は妹が読んでいた本を覗いていましたが、写真や会話はありませんでした。アリスは「写真や会話なしで」と考えていました。 だから彼女は自分の心の中で（そして彼女ができるように、彼女が非常に眠くて愚かに感じさせたので）彼女自身の心の中で検討していました。突然、ピンクの目の白いウサギが彼女のそばに走ったとき。 请参阅随附的通知（参考号 CCE-74pajp）了解教育分析。本文档以格式化形式交付。总重量：76 KB。	Folio n°4 (ref. CCE-1031) Dankon kara kliento pro aĉeto de nia profesia dokumento <i>Proceduroj por verki eksperimentajn tekstojn</i>. Procedura modelo el nia kolekto "Belaj Restaĵoj" speciale reverkita de la mondfama aŭtoro-kompoŝtisto-projektisto A. Blurp. Nature abunda, ekspansiema en sia esprimo, ĉi tiu proceduro estas diverstalenta en siaj agordoj. Ĝia ritmo estas intensa, vigla kun malpezaj barokaj reflektoj. La rozkolora farbo de la subteksto nature heligas tiun de la subjekto. Ĉi tiu modelo havas veran semantikan palettron, riĉan kaj sinceran, kio faras ĝin unika. La leksika bukedo estas potenca kaj kompleksa. Ĝi estas eksplodo de sofistikaĵ semioj, motivoj, retorikaj floroj kaj argumentoj. La buŝsento estas facila dank' al la ampleksa kaj milda materialo rivelante la tutan ekzaltan kaj abundecon de ĉi tiu personeca prozo. La densaj tonoj estas harmonie subtenataj de freŝeco, kiu povas esti petola aŭ intima. En la buŝo same kiel en la okulo, festivalo de kompleksaj bildoj ĝojigas la menson. Ideologia kadro kongrua kun eldonaĵoj destinitaj al junularo kaj deponitaj ĉe la Justicministerio – Parizo (Leĝo n-ro 49.956 de la 16-a de julio 1949). Inkluziva skribado (beta) inkluzivita. Enkonstruita ROF-1990 piloto por gramatika kaj vortfarada satelito. Kaj okazis, ke Lluvatar kolektis la tutan Ainur kaj ke li deklaris potencon temon al ili, rivelante ilin pli grandajn kaj pli mirindajn aferojn ol li neniam malkaŝis; Kaj la gloro de ĝia malfermo kaj la splendo de ĝia fina mirigis la Ainur, tiel ke ili kliniĝis al Lluvatar kaj silentis. Do Lluvatar diris al ili: "El la temo mi deklaris vin, vi nun faros, kune kaj en harmonio, bonega muziko. Kaj ĉar mi vekis vin per la eterna flamo, vi montrus viajn povojn per embelleco ĉi tiu temo, ĉiu kun siaj propraj pensoj kaj rimedoj, se ili volas. Kaj mi sidos kaj aŭskultos min, kaj feliĉos, ke per vi bonega splendo vekiĝas en la kanto." Vidu la apudan avizon (ref. CCE-74eao) por eduka analizo. Ĉi tiu dokumento estas liverita kiel enpaĝigita. Totala pezo: 76 kb.	

TR	BN	AL
Sayfa n°4 (ref. CCE-1031) Değerli müşterimize, deneyisel metinler yazmaya yönelik profesyonel belge <i>prosedürlerimizi satın aldığınız için teşekkür ederiz.</i> Dünyaca ünlü yazar-komposter-tasarımcı A. Blurp tarafından özel olarak yeniden yazılan “Güzel Artıklar” koleksiyonumuzun prosedür modeli. Doğası gereği bol ve ifadesi geniş olan bu prosedür, anlaşmalarında çok yönlüdür. Ritim yoğun, hafif barok yansımalarla canlıdır. Alt metnin pembemsi rengi doğal olarak konunun rengini güçlendirir. Bu model, onu benzersiz kılan, çeşitli ve açık sözlü, gerçek bir anlamsal palette sahiptir. Sözcük buketi güçlü ve karmaşıktır. Bu, sofistike ifadelerin, motiflerin, retorik çiçeklerin ve argümanların patlamasıdır. Bu karakteristik düzyazının tüm coşkusunu ve zenginliğini ortaya çıkaran bol ve tatlı malzeme sayesinde ağızda bıraktığı his kolaydır. Yoğun tonlar, canlı veya samimi olabilecek bir tazeliğe uyumlu bir şekilde destekleniyor. Karmaşık görüntülerden oluşan bir festival, hem damakta hem de gözde zihinlere keyif veriyor. Gençlere yönelik ve Paris Adalet Bakanlığı'na tevdi edilen yayımlarla uyumlu ideolojik çerçeve (16 Temmuz 1949 tarih ve 49.956 sayılı Kanun). Kapsayıcı yazı (beta) dahildir. Dahili ROF-1990 gramer ve sözcüksel uydu sürücüsü. Belki de benim şu hikâyemi öyle ta uzaklardan biri, bir gün dinleyecektir. Kitaplara geçme isteği bu değil mi, bütün padişahlar, vezirler, kendilerini anlatan, kendilerine adanmış kitapları yazanlara keseler dolusu altını bu ürperti için vermiyorlar mı? Bu ürpertiyi içimde duyduğumda, ben de, tıpkı bir gözü kitabın içindeki hayata, bir gözü de kitabın dışına bakan o güzel kadınlar gibi, beni kimbilir ta hangi yerden ve zamandan seyretmekte olan sizlerle de konuşmak isterim. Ben güzelim, akıllıyım ve beni seyrediyor olmanız da hoşuma gidiyor. Arada bir bir iki yalan söylesem de, bu benim hakkımda yanlış bir fikir edinmeyesiniz diyedir. Eğitimsel bir analiz için yandaki bildirime (ref. CCE-74apfr) bakın. Bu belge formatlanmış olarak teslim edilir. Bütünün ağırlığı: 76 kb.	পত্রক n°4 (রেফারেন্স CCE-1031) পরীক্ষামূলক পাঠ্য লেখার জন্য আমাদের পেশাদার নথি পদ্ধতি কেনার জন্য প্রিয় গ্রাহককে ধন্যবাদ। আমাদের "সুন্দর অবশিষ্টাংশ" সংগ্রহ থেকে পদ্ধতিগত মডেল বিশেষভাবে বিশ্ব বিখ্যাত লেখক-কম্পোজার-ডিজাইনার A. Blurp দ্বারা পুনঃলিখিত। প্রকৃতির দ্বারা প্রচুর, এর অভিব্যক্তিতে বিস্তৃত, এই পদ্ধতিটি তার চুক্তিতে বহুমুখী। ছন্দ তীব্র, হালকা বারোক প্রতিচ্ছবি সহ প্রাপবন্ত। সাবটেক্সটটির গোলাপী রঙ স্বাভাবিকভাবেই বিষয়কে বাড়িয়ে তোলে। এই মডেলের একটি বাস্তব শব্দার্থিক প্যালেট, বৈচিত্র্যময় এবং খোলামেলা, যা এটি অনন্য করে তোলে। আভিধানিক তোড়া শক্তিশালী এবং জটিল। এটি অত্যাধুনিক সিম, মোটিফ, অলঙ্কারপূর্ণ ফুল এবং যুক্তির বিস্তারণ। এই চরিত্রপূর্ণ গদ্যের সমস্ত উচ্ছলতা এবং ঐশ্বর্য প্রকাশ করে প্রচুর এবং মসৃণ উপাদানের জন্য মুখের অনুভূতি সহজ। ঘন টোন সুরেলাভাবে একটি সতেজতা দ্বারা সমর্থিত হয় যা প্রাপবন্ত বা ঘনিষ্ঠ হতে পারে। তালুতে এবং চোখের উপর, জটিল চিত্রের উত্সব মনকে আনন্দ দেয়। তরুণদের উদ্দেশ্যে প্রকাশনাগুলির সাথে সামঞ্জস্যপূর্ণ আদর্শিক কাঠামো এবং বিচার মন্ত্রনালয় - প্যারিসে জমা করা (16 জুলাই, 1949 সালের আইন নং 49.956)। অন্তর্ভুক্ত লেখা (বিটা) অন্তর্ভুক্ত। অন্তর্নির্মিত ROF-1990 ব্যাকরণগত এবং আভিধানিক স্যাটেলাইট ড্রাইভার। আমার এ গান ছেড়েছে তার সকল অলংকার, তোমার কাছে রাখে নি আর সাজের অলংকার। অলংকার যে মাঝে পড়ে মিলনেতে আঁড়াল করে, তোমার কথা ঢাকে যে তার মুখের অলংকার। তোমার কাছে খাটে না মোর কবির গর্ব করা, মহাকবি তোমার পায়ে দিতে যে চাই ধরা। জীবন লয়ে যতন করি যদি সরল বাঁশি গড়ি, আপন সুরে দিবে ভরি সকল ছিদ্র তার। মোটর শব্দজ্ঞাপনের একটি ক্রম মঞ্জুরি দেয়, সহজ সংযোজন একটি শিক্ষাগত বিশ্লেষণের জন্য সহগামী বিজ্ঞপ্তি (রেফ. CCE-74apfr) দেখুন। এই নথি বিন্যাস বিতরণ করা হয়. মোট ওজন: 76 কেবি।	Fleta nr. 4 (ref. CCE-1031) Faleminderit klient i dashur për blerjen e dokumentit tonë profesional <i>Procedurat për shkrimin e teksteve eksperimentale.</i> Modeli procedurale nga koleksioni ynë "Mbetje të Bukura" i rishkruar posaçërisht nga autori-kompozitor-dizajneri me famë botërore A. Blurp. E bollshme nga natyra, e shtrirë në shprehjen e saj, kjo procedurë është e gjithanshme në marrëveshjet e saj. Ritmi është intensiv, i gjallë me reflektime të lehta barok. Ngjyra rozë e nëntekstit rrit natyrshëm atë të temës. Ky model ka një gamë të vërtetë semantike, të larmishme dhe të sinqertë, gjë që e bën atë unik. Buqeta leksikore është e fuqishme dhe komplekse. Është një shpërthim semesh, motivesh, lulesh retorike dhe argumentesh të sofistikuara. Ndjenja e gojës është e lehtë falë materialit të bollshëm dhe të këndshëm që zbulon gjithë bollëkun dhe bollëkun e kësaj proze karakteristike. Tonet e dendura mbështeten në mënyrë harmonike nga një freski që mund të jetë e gjallë ose intime. Në qiell, si dhe në sy, një festival i imazheve komplekse e kënaq mendjen. Kuadri ideologjik i përputhshëm me botimet e destinuara për të rinjtë dhe i depozituar pranë Ministrisë së Drejtësisë – Paris (Ligji nr. 49.956, datë 16.07.1949). Shkrimi gjithëpërfshirës (beta) i përfshirë. Drejtues satelitor gramatikor dhe leksikor i integruar ROF-1990. Është e tillë. Ju duhet të hani, të lëvizni, të prisni, të filloni përsëri. Nuk e di kohën, atë të zemrës së rrahjes. Si ajo e burrit në shkallët. Një hije që ngrihet. Bangat e tij të komisionit kundër bareve të rampave. Ecni me hap. Gjalpi shkrihet. Ai do të fundoset. Dërdhni duke ecur duke ecur dhe duke filluar përsëri. Njeri Kështu që nata do ta marrë me dorë për ta çuar në shkollë, të mësoni të doni gjalpin. Në oborr fëmijët e tjerë bëjnë gaforret me sytë e tyre. Ata qajnë. Bërtet. Ne bërtasim. Thirrjet mësohen nga Récré. Në krahun e rumbullakët, sytë e fëmijëve kthehen. Ata qeshin me klithmat, i shtynjë, pëshpëritni dhe i mbyllni në kokat e të tjerëve. Është e tillë. Sezoni sipas sezonit. Ju duhet të vendosni shallin tuaj. Dhe vrapoj. Viti në vit, vraponi në buzë të shkëmbinjve të gjelbër dhe qiellit blu. Si zakonisht. Ky dokument dorëzohet i formatuar. Pesha e tërësisë: 76 kb.

traduction, Procédure permettant l'écriture de textes expérimentaux., déduction, circumduction, induction, **introduction** (ref. CCE-1031B), conduction, reproduction, **séduction**, surproduction **traduction**, subduction, conduction, adduction, **réduction**, abduction, déduction, circumduction **Initialisation de la procédure** production, reconduction, reproduction, **séduction**, surproduction **traduction**, subduction, conduction, Qu'est-ce que NE PAS expérimenter ? C'est tout simplement (et) mais rarement facilement - rester dans les limites, parfois étroites, des règles et/ou usages établis (par l'establishment). La norme est donc le point d'ancrage de toute expérimentation. Mais elle en est également le point de départ, le point de fuite, le point dans la gueule, surproduction **traduction**, subduction, conduction, adduction, **réduction**, abduction, déduction **Expérimenter, c'est s'écarter des normes implicites ou explicites** induction, reproduction, **séduction**, surproduction **traduction**, subduction, conduction, 1) Le point de départ: abduction, déduction, circumduction, induction, **introduction**, Pour toute expérimentation, nous devons nous départir des normes : **traduction**, • Normes formelles scripturales: Écriture linéaire, de gauche à droite et de haut en bas (p.e.); page par page, tome par tome; reconduction, reproduction, **séduction**, • Norme linguistique: Écriture en une seule langue selon les normes spécifiques établies dans et par celle-ci (grammaire, orthographe, lexique, registre de langue); **traduction**, • Normes de « forme littéraire » (roman, essai, fiction, autofiction, reportage, **traduction**, adduction, témoignage, mode d'emploi, liste de courses, poème épique, correspondance, **traduction**, préépidolaire, ...) induction, reproduction, **séduction**, surproduction **traduction**, • Normes de « genre stylistique » (Fantaisie, S.F., Policier, Romance, Érotisme, **traduction**, induction, Parole Divine, Com' & Marketing, ...) reconduction, reproduction, **séduction**, • Normes sociales intégrées (Sexe Social Prétendu, Anthropocentrisme, Classisme, **traduction**, déduction, Régionalisme, Parisianisme, Ethnisme, **traduction**, induction, production, reconduction, reproduction, **séduction**, surproduction **traduction**, subduction, conduction, Cependant, faire quelques allusions à un Grand Ancien, une référence universitaire classique ou à la mode, à ses phynanceurs, à son maître Jedi, à son papa et à sa mama, sera de bon ton. Prenons un exemple, et au hasard, tiens: Raymond Queneau. Voilà un monsieur bien sérieux, un p'tit gars bien sympa. À la fois marrant et dans la Pléiade. Bravo l'artiste! Un qui mine de rien vous mine les mots et la narration. Et pas bégueule. Il vous franchouillise l'angliche et vous provincise (de *incisus*) le parigourdin. Il zézèye par zi, il zozote par ailleurs. Et zou, vous balade dans tout Paname (C'est un exemple, il sait aussi pratiquer la Province). C'est qu'il avait du talent le bougre. C'est du bon. du beau. du bonnet. « *Doukipudonktan*⁰¹ » c'est essuie qui dit quillé, qui y reste et qui gère en bon père de famille. Faudra donc à voir à financieriser. Trouver les pépettes, le flouze, le pèze, le bitcoin. Et pas que quelques kopecks. Faudra tableauter, ti graphiquer, popointiser, optimisériser, traficoter, maquignonner, maquiller, habiller, déshabiller, macroter, faire cracher le vif argent, le vil argent, le pile ou face. Hameçonner la rombière, Alpague le pigeonneau. Vendre l'appau de l'ours avant que de de zigouiller par derrière. Grinevochinguer le dégueulis. Bioétiqueter la décharge tonique. Gouroutiser de Saint-Frusquin. Inventer le mouvement pépèpétuel, d'Art Nak, le sublime à ongle, l'expertimenteur au Net. La routine, **traduction**, **séduction**,

2) Le point de fuite : tion, conduction, adduction, **réduction**, abduction, déduction, Réalisation effective par épuisement et destructuration des normes : duction, **séduction**,
• Écrire non linéaire (§ hypertexte, alcoolisme, LSDisme, Parkinsonisme,...) bduction,
• Écrire multidirectionnelle (§ mise en hors-page, calligraphie, lettrisme, collage-gène) on,
• Écrire en plusieurs langues, mixer les langues, langages, dialectes, idiomes, duction,
• Créer des créotissages, registre de langues, duction (§ le chiacquè, les argots, le schtroumpf). tion,
• En inventer : conduction, reproduction, **séduction**, surproduction traduction,
• Ne pas s'astreindre à un seul usage, une seule forme (§ autofiction, techno-duction,
indpoème, sadoromance, journalisme gonzo, minimalisme baroque) : En invention, tion,
• Mixer les genres (western sidéral, sitcom philosophique, psychopompe, abduction,
développement policier personnel, etc.), utiliser les plus dévalorisés, en création, tion,
• Se forger les outils grammaticaux et lexicaux dont nous avons besoin, dont duction,
adchacun e de nous a besoin, en créer d'autres : cumduction, induction, **introduction**,
production, reconduction, reproduction, **séduction**, surproduction traduction,
Entrer dans la sincérité et la roublardise, en expérimentation tout est possible, surtout
l'impossible, l'improbable, l'impalpable, l'imposable, l'intolérable : tion, **séduction**,
Prenons Annie Ernaux ou Lydie Salvayre, par exemple. Vous préférez Annie Ernaux ?
Comme vous voudrez. Donc cette chère Annie. Elle a eu un prix. Un prix sur les
points. Du coût elle en met partout. Et elle consomme local. Pour faire court. Bonne
élève, elle aussi, comme Raymond. Mais plutôt littératriste. Qui vous dézingue la
romance à coups de glaçons dans le cou. « Elle a dit d'une voix neutre : "C'est
fini." » c'aisselle qui dit qu'elle. tion, **réduction**, abduction, déduction, circumduction,
induction, **introduction**, production, reproduction, **△ Tu fé koa.**
surproduction traduction, subduction, conduction, adduction, **réduction**, abduction, tion,
3) Le point dans la gueule (ou "sur les i") : **introduction**, **△ Pense prendre le pain.** n,
Pas de recherches sans uranium (Curie), tion tra **△ pa le tan ; Chris wait my text.** tion,
add d'explorations sans Rascar Capac (Hergé), circumduction, induction, **introduction**,
production de fouilles sans Grands Anciens (Lovecraft) duction, surproduction **△ pa cool.**),
sub En un mot commençant, pas de FRISSON sans danger tant soit peu tangible : tion,
De ce côté-là, pas d'inquiétudes, vous allez être servis. n, **△ oué lé chian.**)uction,
Toucher à la Sacro-sainte Écriture c'est un péché capiteux : tion, **réduction** **△ ++ te kiss.**
Toucher à la Sacro-sainte Écriture, c'est une Faute à faire sans faute,
Un sacrilège lexical purificateur. Un grammatical. Rédempteur. Automatique.
Mais ! Mais que d'aucun e souhaite et souhaitera nous faire ravalier jusqu'au fond de
notre petite gorge d'hérétique du langage : Brigand ! tra Vaurien !
Voleur ! Ch'napano ! Au bûcher, la Dame Jeanne ! tion Au
bûcher, le Jean Foutre ! Au bûcher ! Au bûcher ! Nous, nous
faisions des erreurs, (rappel : l'erreur est humaine) mais ion, de Faust que nenni ! n,
La Faux, c'est la terreuse Terreur. Et la Terreur aussi est terriblement humaine, autant
qu'inhumaine. Faut s'aguerrir contre la Faux. S'aguérir aussi. Se guérir et
se sortir de la Fausse. Descendre dans la vraie fosse. Pour des
cendres ressusciter, telle la Fée-nixé. L'ortographe et la grand-mère
seront donc d'abord des sports tion, ab extrémistes, des sports de combat.
De coups bas. De rumba. On ne combat point (dans la G...) seule, circumduction,

Ne jouons pas les zéros solitaires, les Lucky Luke, les Clark Kent, les Don Quichotte, OK, Don Quichotte n'était pas seul⁰³, il avait son Sancho Panza. Belle affaire. C'était affaire de duettistes. Le p'tit gros et le grand maigre, imparable, impayable, inénarrable. Et la bastonnade, ancêtre de la tarte à la crème. À force d'avoir la tête dans les étoiles, on se prend des Orion. Ah ça ! On les voit les étoiles. Vous avez cru échapper à Lydie Salvayre ? Raté ! Cervantès Saavedra est backdooré sur tranche, « *La littérature lui a menti. La littérature l'a floué. La littérature lui a fait miroiter un monde qui n'existait pas. La littérature n'est qu'un tissu de mensonge et de mystifications.* »⁰⁴ c'aisselle qui dit quillé. Pan sur le crâne. Avec ça on fait moins le crâneur, la crâneuse, l'intello de terrasse de café, lo graphomane du dimanche. On le sait que l'écrit est vain dans l'écrin des vies, que le rôl ment et rend mots, que la peau hésite et la pie est sotté, que les piques manquent de cœur dans le cirque des peurs. Tout ça est su, reçu et resucé. La littérature c'est terrain miné. Pas fait pour minets zé minettes. La littérature c'est ratures et biffures, griffures. C'est mer des lamentations, mer des Sargasses et mère des sarcasmes. Sombre ouragan sur un insondable océan de papier mâché remâché. C'est le haut haut de la falaise, et nous sommes tout au bord. En plein vent.

• Propagande informationnelle •

Lisez DADA
La revue qui
cavale !

SOLDES MONSTRES
sur les
bébés éprouvettes.

MUSC
un parfum
de merde.

Amazing
la livraison
qui swing.

Poètes
migrants,
vos papiers!

Art Nak Corp.

4) Le point de non retour :

Mais pourquoi, dans quel but, pour quelle(s) raison(s) s'écarter d'une ou plusieurs normes ? Et desquelles ? Qu'a-t-on à dire, à défendre, à attaquer ? Si savoir ce que l'on va trouver n'est pas nécessaire, voire même pas conseillé de savoir, savoir ce que l'on cherche est indispensable. Adelphité, Égalité, Liberté : trois bonnes raisons de relever la tête vers les frontons. Et de faire la rave, la révé, la révolution. Faire la fête à Neu-Neu, dans les deux sens du terme. Pour mettre un terme. Ou plusieurs. Sur les sujets qui fâchent, qui fascisent. Nous pourrions vous entretenir à tempérament de la pêche au hareng en Mer du Nord ou de la chasse à la morue dans la Manche. La seconde manche. Celle du Sud, sans la moindre goutte d'eau. Ou si peu. Où nous pêcherions la morue désargentée dans les *alberges* si nous étions des *puercos*. Mais nous sommes, Sainte Lydie nous protège, peu ou prou preux. « *Pas de baise donc.* »⁰⁵ c'aisselle qui dit kiffé. Nous voici prévenus. Ce qui n'empêche pas le bouquet final, le grand bal musqué, sur la kermesse à encensoirs, les odeurs de la guerre et les fumets du calumet, l'arôme antique, Les fracas, Les fragrances de Douce France, les relents de Roncevaux et les remugles de son bugle, l'exhalaison des exaltantes saisons de l'amour et de l'amor. De l'amour à mort.

en fond sonore :
Flap-flaps d'hélico-ventilo.

It is zi end my friend,
Zi only end.

Textes

Appel manqué du Destin

Ellis Dickson

Dordogne (24)

Un jour, chacun doit mourir.

J'ai reçu une carte du Destin, aujourd'hui. L'adresse d'expédition est illisible, comme le corps du message. Le format m'étonne un peu, je pense que peut-être c'est une carte postale.

Venue de quel ailleurs ?

C'est dans une langue que je ne suis pas sûre de suivre, je l'ai posée sur le coin du meuble de l'entrée, j'y reviendrai de temps en temps pour voir si le point de vue a changé. Ces jours-ci, je ne suis même pas sûre de savoir ce que je suis.

Une transformation opère.

Qu'est-ce qui rampe, qui vole, qui craquèle et caquette ; qu'est-ce qui *buit*, qui grogne, sonne, tonne et marmonne ?

Je vérifie mon corps de temps en temps, je passe la paume d'une main sur mon ventre, contre mon dos. Soudain j'aperçois que ce qui semble hors de soupçon me trompe. Sous les phalanges se creuse une ombre.

On dit que certaines personnes présentent des marques sur leur corps, et que ce n'est pas le fruit du hasard. Lorsque j'étais enfant, l'œil d'un camarade de classe montrait une forme de minuscule serpent enroulé sur lui-même, non à se mordre la queue, mais prêt à le faire.

Certains adultes lui faisaient remarquer qu'il était peut-être appelé à une Destinée particulière, ils se moquaient. Quelques enfants en riant l'appelaient : *le maudit*.

Je ne me souviens plus son prénom. *Le maudit*. Mais je me rappelle la forme ; et je regarde, parfois, directement dans le miroir et sans passer ma paume dessus ; mes yeux à moi. J'y discerne un kaléidoscope de bruns et jaunes, d'un peu d'or par endroits ; pas de

serpent toutefois.

Je ne saurais dire si j'en suis rassurée ou déçue.

Une femme de ma famille ; une tante ; présente une marque sur l'épaule. Ce n'est pas simplement la peau qui est colorée à cet endroit ; c'est comme, une peau sur une peau. Plus épaisse, d'un autre grain. Comme une couverture, une cape en somme. La couleur est sombre, rouge ; la forme énigmatique. On pourrait croire à la délimitation d'un territoire.

Cette tante est malade, elle est inguérissable ; je la perds depuis plusieurs années au présent. Sans connaître la date de son dernier jour, elle le sait approcher. Nous le savons tous. Sur son épaule niche peut-être l'expression d'une carte, d'un endroit qui sauve. Quelque part depuis quel pays ?

La clé ne sera pas le temps, alors l'espace ?

L'autre jour un homme dans la rue titubait sur le trottoir, il soliloquait.

— Si vous me donnez une pièce, je quitterai plus vite cet endroit ! Il a dit au groupe invisible.

Un instant, il m'a regardée, il s'est adressé à moi dans une autre langue. Ou c'était peut-être la mienne, mais je ne l'ai pas comprise. Je lui ai répondu quelque chose, je ne me souviens plus quoi. Je lui ai offert un café, il préférerait de l'eau. Une grande bouteille d'eau pétillante. Je ne me souviens pas l'entendre me le dire.

Si c'était lié au courrier qui m'est adressé, qui attend dans l'entrée ? Cette carte, je ne peux pas la lire. Si c'était une alerte ? Elle dirait quelque chose comme : permanence sollicitée ; ou bien : astreinte obligatoire dès lors, jusque vendredi en 13, minuit.

Vous êtes désormais caution de la sauvegarde de l'humanité, depuis cet instant jusqu'un samedi à venir, 3h du matin.

Si d'aventure c'était ma fonction, j'accepterais mon sort, j'incarnerais l'histoire : je veillerais ce pont. Devrais-je enfiler quelque uniforme ? Je ne dispose d'aucun badge, c'est dans le timbre peut-être ; une puce, une clé ?

Ces derniers temps les couleurs des vagues du vent m'alertent. Contre les branches, elles heurtent en ravine les montagnes du ciel. Je vois quelques cheveux grisonner depuis le chemin qui sépare les

deux pans de rideaux châains sur le côté de ma tête. Il y a comme un nid là où prennent racines quelques branches d'argent. D'acier peut-être, je ne sais pas vraiment.

Ces racines se rejoignent quelque part, elles s'étendent et parsèment un peu la région. Sur une même ligne. Qui s'épaissit.

Qui se connecte.

Une forêt naît et les membres des différentes familles entre eux communiquent à propos des mouvements, de l'air, des alignements et des migrations.

Ma tête est pleine de bruits incohérents. Mais un nouveau s'est invité. Ajouté aux autres, une musique qui tourne. Et pas en cercles, ni en *si-la* ; ce sont des *hou*, des *ha*, beaucoup de *i*, des *u* aussi. Rapides et fermes, saccadés. C'est sans logique de ritournelle, *cela* ne se rembobine pas sur soi et *cela* veut dire, sûrement. L'intensité et les degrés varient, mais je ne saurais l'expliquer, je n'en connais pas la raison.

C'est un discours expectoral, quelque chose d'animal ; le produit d'un volatile.

Un petit oiseau sifflote depuis quelque part et il brouille l'écoute dans mon oreille gauche. C'est l'autour sous sa mélodie. J'ai pensé que c'était un bruit dans l'ambient, qu'il faisait partie d'un chant au loin.

J'ai tourné la tête pour entendre de l'autre côté et d'une certaine façon équilibrer, mais le chant semblait suivre le mouvement. Je ne me sentais pas en sécurité.

Il y a une musique dans ma tête, qui pépie-gazouille depuis, quel endroit ? Un oiseau peut-être, un petit espace couvert de plumes au poitrail rond et rouge, est venu visiter l'appui de ma fenêtre il y a une seconde, deux ?

Je me rappelle ses couleurs. Et la lumière autour.

Je crois que c'est à partir de cet endroit que les choses ont commencé de devenir vraiment étranges.

J'avais comme soudain perdu quelque chose, j'étais de la même taille, au poids identique, mes couleurs étaient exactes j'avais encore le goût des mots ; mais. Il y avait, une unité différente quelque part et j'étais ajoutée, il y avait plus.

Dans ma tête, il y a une musique comme une petite chanson qui n'est pas chantée. Depuis, tout est différent. Le parfum des feuilles m'indique que c'est la nuit. Sous le même ciel en apparence, je me sens : nulle part, chez moi. La terre que je connaissais par cœur n'est plus la même, les noms dans ma bouche depuis l'enfance sonnent rocailleux, ils sont pleins de contours nouveaux.

Je ne reconnais plus les impasses sous mes doigts, de mes poches ; je regarde mes paumes sans pouvoir affirmer que ces routes sont les miennes. Celles que j'ai effectivement empruntées ; celles qu'à l'avenir j'arpenterai.

Pas l'ombre d'un cartilage excroissant, je ne cesse de vérifier. J'ai demandé, aux gens, de regarder. C'était difficile d'aller voir mon voisin, comme il arrive que je me déplace en rampant ces temps-ci.

Je me sens comme accablée d'une étrange fatigue qui m'est arrivée en écharpe ou en foulard un soir, il était peut-être huit heures et demie. Je ne portais plus seulement la journée, la semaine, les quelques nuits d'éveil ; mon regard en périscope était étréci, la longue vue retournait dans son étui.

Je marche encore, je sautille, je m'approche près du sol ; je coule mon corps, le glisse et rampe, doucement, en dehors des regards. À l'abri des autres. Sous les tentures, les tapisseries, au plus bas des murs, près des plinthes.

J'entends leurs lamentations.

Comme je pressens qu'il va me falloir quitter une pièce non debout mais ondulant, je demande aux gens de se retourner. Et puis lentement je disparaïs.

- Tu as quelque chose à cacher ? M'a demandé l'homme dragée.
- Non... Mais j'ai du poil sur les oreilles, un peu, qui a commencé de pousser.
- C'est drôle, on dirait : des plumes.

J'en tirais une, avec peine. Ah, oui.

Il y en avait aussi dans... Mon lit.

Je les tire lentement pendant le sommeil de celui d'à côté. Je ne voudrais pas qu'elles le dardent et l'éveillent, je ne voudrais pas qu'il remarque l'ampleur de ce qui a changé. S'il se retournait sur moi en fronçant le nez me demandant soudain : *Qui êtes-vous ? Qu'avez-*

vous fait de l'être aimée ? J'en serais bouleversée. Je pourrais me retourner à mon tour et dire : C'est vrai, qui est ici ?

Il semble cependant ne pas prêter grande attention aux envolées noires et bleues que je laisse échapper. Mais si je le pique avec les tiges qui parfois sortent de l'édredon, il le sent. Il arrive qu'il soit aveugle à mes mots, mais si je le pique avec leur absence, il le sent.

Je suis très fatiguée, ces derniers temps quand je vais me coucher, j'ai besoin de m'enfouir. Je creuse une petite fosse, une étroite cavité de draps et couvertures ; et je m'installe au chaud avant de me recouvrir.

Il y a ce chuchotement alors. Ce n'est pas seulement le petit animal, il y a comme tout un monde dans la nuit, qui soudain à ma tête s'éveille, frémit.

Quelque part ulule.

Et je me sens pressée à la course par ce loup à mes trousses mais je ne regarde plus l'horloge quand la nuit serre le ciel et puis les sols ; je m'obstine à rester terrée et je m'acclimate pour faire abstraction.

Je sais bien ce loup, son chemin, sa venue ; je ne vérifie pas sa progression.

Jour tombe, heure, et date aussi.

Ma tête brûle et mes yeux loin dans mes orbites ne voient plus rien, je regarde le monde depuis les bords du tapis à l'intérieur duquel ma tête est tombée, un matin ; en fonction des jours la profondeur varie, aujourd'hui je suis au bord, je vois plus loin.

Vivement demain, que la carte du Destin s'éclaire un peu. Mon téléphone indique un appel manqué, devrais-je rappeler ?

Ellis Dickson travaille sur l'identité et la maison à travers la poésie, la nouvelle, le conte, et le roman. Elle s'intéresse aux représentations du familial. Découvrez son travail dans les revues *Les écrits*, *Brins d'éternité*, *Traversées*, *L'épître*, *Bigornette*, *The Crank*, *Sideways*, ou encore *Tap into Poetry*.

Les Voyages de Madame Marchand

Étienne Maucourant

Cantal (15)

tu marches ?
tu es sûre ?

mais oui, pour marcher, je marche
ça va...

Des journées à faire les couloirs qu'elle dit. Et des sorties, dehors,
dans le parc, quand il fait beau.

tu marches ?

oui, oui.

tu es sûre ? hein ?
tu sais qu'il le faut, marcher tous les jours
sinon, c'est le fauteuil roulant, tu le sais !

mais oui, ah ! il ne faudrait pas ... ce serait le pompon,
je les vois, tu sais, dans les couloirs, tous ces fauteuils,
c'est pas marrant ici, tu sais...

Toujours la même question, tous les soirs au téléphone blanc à
grosses touches près du lit. C'est ça notre relation maintenant, nos
conversations. Une forme d'éducation tardive, comme à une enfant ?
tu as marché un peu aujourd'hui ?

c'est dur mais je marche oui, tu sais,
ici les dames me disent que je suis courageuse dans ma situation

Je la connais ma mère, même si elle ne m'a pas élevé entièrement.
Toute sa vie la mollesse, le laisser-aller. Restée tout au long la petite
fille à son papa, même avec son mari, mon père. La facilité, les
restaurants. Nonchalance constante, mélancolie, apathie parfois
langoureuse. Ma mère n'a jamais été exemplaire. Mais le sont-elles
véritablement ? C'est une idée, la mère parfaite, la mère protectrice,

celle qui se sacrifie, à présent est-ce encore possible ? À l'heure de l'individualisme découlant de notre société de consommation, il en a pris un coup, le mythe de la mère courage.

tu es sûre ?

je fais mes tours autour du lit quand je suis seule,
et dans les couloirs avec l'animatrice,
ça va

Menteuse avec ça. Non mais c'est vrai, elle nous a menti toute sa vie, ma mère. L'enfant qui continue à cacher ses bêtises. Pas méchante, mais qui ment, pour être tranquille, pour en faire le moins possible.

Je vois bien quand je lui rends visite, elle est tout le temps assise. Et pour se lever, c'est la comédie, elle est trop lourde, trop passive. Elle s'est mise à grossir à la ménopause, tout d'un coup, rattrapée par un brusque déséquilibre hormonal. Tout ce qui était latent, caché a refait surface : la dépendance à la nourriture, le besoin chronique du vin, et cette sédentarité crasse, aussi. Et maintenant la vieillesse. J'en suis le premier désolé, j'aurais tant voulu l'aider, on a tant essayé dans la famille. Nous avons tous capitulé face à cette inertie, celle qui vient à bout de tout. Elle le sait, elle en joue.

c'était pour avoir un petit bilan, concernant Mme Marchand, savoir comment vous la trouvez...

Il y a tout le temps une infirmière dans ces maisons-là, elle a des dossiers, des piluliers, des protocoles de soins, elle les connaît tous, les résidents comme on les appelle là-bas, surtout dans une petite structure comme celle-là.

votre maman a, ce qu'on appelle un syndrome parkinsonien,
ce sont des signes si vous le voulez, des symptômes et non pas la
maladie
en tant que telle,
cela se traduit par des tremblements irrépressibles
et des raideurs dans tout le corps
la marche devient difficile,
on a remarqué aussi des problèmes de déglutition
rien de très grave pour une personne de son âge, elle a
un traitement ...

Pas *stupeur et tremblements*, donc, mais plutôt raideur et tremblements. Voilà, il fallait bien une maladie, une grosse, sinon elle

ne serait pas ici. Jusqu'à présent, elle n'en avait pas vraiment, ou des passagères, ou des psychologiques. Pendant longtemps, elle fut bipolaire qu'ils disaient, c'était à la mode. Là, c'est Parkinson, ça aurait pu être Alzheimer. Un problème de nerfs, les fils qui se touchent comme blaguait mon grand-oncle, son tonton à elle. C'est bien elle ça, les nerfs, tellement à vifs, toute une vie, qu'elle aura passé son temps à se retenir, de tout effort.

*

Un samedi, je fais le voyage, pour la voir. Sa chambre et ses tableaux, les couloirs, une salle commune de télé. À la fin, on est resté à part, dans une ancienne bibliothèque. Mon regard parcourt les titres des dos colorés ou blancs. Qui emprunte et lit encore tous ces livres ? Donnés par les familles, pour s'en débarrasser. Elle est avachie sur le fauteuil de skai corail, mais elle a sa tête, elle parle bien. On dirait qu'elle a grossi encore, elle gonfle des avant-bras, il a fallu couper une bague, qu'on m'a dit.

tu vois que c'est vital de marcher, pour faire un peu d'exercice,
pour être autonome

djà chez moi, je ne pouvais plus descendre faire les
cours
ça n'allait plus, c'est vrai

J'aimerais tant ne pas la voir mise là dans cette maison. Je voudrais tant ne pas l'avoir mise dans cette maison, j'aurais dû écrire. C'est cette structure aussi, qui peut-être la conforte dans sa fainéantise. La reine fainéante, je l'appelais à un moment, gentiment. Parlons d'autre chose.

tu manges bien ici, alors ?

Elle a toujours été comme ça, la nourriture, le *manger*, son seul plaisir à ma connaissance. Pas d'effort, rien, jamais, ou exceptionnellement. Son père qui laissait faire à l'école, lui passait tout, l'absence d'éducation des familles aisées et déclinantes. Le permis raté, les études de coiffure inachevées, puis l'abandon même de son métier. Femme au foyer, qui ne conduisait pas ses enfants à l'école : trop tôt pour se lever. Le vin dans le frigo, l'alcoolisme doux, mon père tout seul à la boutique de coiffure, le laisser-aller, on vous dit.

*

Pour lui faire plaisir, un jour, nous sommes allés au restaurant. Une parenthèse enchantée, la carte et ses rêves en formules, elle oublie qui elle est maintenant, elle se retrouve dans cet infini de la jouissance des centaines de milliers de repas passés et à venir. Parfois, elle s'étoufferait presque. Tu te bourres, tu gloutonnes, maman. Elle a eu du mal à s'extirper de la voiture. La canne, il y a quelques mois, le déambulateur maintenant, ça va mal. Faut pas perdre la *marcha* maman.

Quand elle se lève enfin, à la fin, il faut l'aider. Une auréole sur le tissu de la chaise. J'en suis honteux, il faudrait le signaler. Ils lui mettent bien des couches, pourtant, là-bas non ?

Pas d'effort, on lui aura répété toute sa vie, mais était-ce une vie ? L'habitude du confort, un peu d'argent, celui du père. La dépression, les médicaments, un remariage avec un homme colérique qui lui faisait pourtant tout, les médicaments toujours, la dépression, encore. Des crises, des internements même. Et puis un jour, plus tardif, mais advenu quand même, l'âge, la dépendance du corps. Des aides ménagères qui passent. Elle tombe chez elle, ne peut plus se relever, les pompiers la trouvent comme ça au matin dans son incontinence. Cela se reproduit, bientôt deux fois par semaine. Je vois ce que c'est qu'un capitaine de pompier légèrement excédé, là, dans le couloir de l'entrée, au milieu des effluves.

votre maman, elle ne peut plus rester toute seule,
il faut réfléchir à lui trouver un lieu adapté

Se résigner, encore. Elle le dit elle-même que ce n'est plus possible. Que faire, la prendre avec moi ? Je ne vois pas comment, trop dépendante : cette incontinence chronique, les soins, la place. Cette étrangeté aussi, l'un à l'autre, elle vivait sa vie, cultivait ses derniers plaisirs. On ne se téléphonait que tous les mois et encore. Un établissement à taille humaine, alors, comme ils disent. Presque une heure et demie de route pour aller la voir. Je le ferai pour au moins faire plus que mon possible. Et puis, les appels, tous les soirs, pour être un peu avec elle. Désormais elle en a besoin, elle est seule, elle n'a plus que moi, son fils.

tu marches, alors, tu as marché un peu aujourd'hui ?

mais oui, et même on est parti avec le chauffeur
on est allé à Saint-Flour

ah bon ? pour quoi faire ?
t'es sûre ? c'était avec un ambulancier ?

C'était son truc désormais, elle dit qu'elle fait des sorties en voiture, les restos toujours. Elle doit confondre les jours, elle a dû aller faire une consultation à l'hôpital. Son médecin attitré m'a rassuré, de petites hallucinations positives, des confusions entre le désir et la réalité, rien de bien grave. Chaque soir elle y revient Maman à son nouveau Dada :

sinon, oui oui je marche, mais je pars en voyage aussi
je suis à l'hôtel, par contre, qu'est-ce qu'on mange mal

*

C'est trois mois plus tard que j'ai eu encore un coup. D'une semaine sur l'autre, elle était devenue, une fois de plus, quelqu'un d'autre, sanglée dans un fauteuil, aussi gros qu'elle.

votre maman elle a du mal à marcher,
elle tombe trop souvent, c'est dangereux
le docteur lui a prescrit un fauteuil,
et des séances de kiné pour qu'elle ne perde pas sa mobilité

C'est un peu comme une comptine, la chansonnette des protocoles de fonctionnement de ces établissements. Pas le temps de les faire marcher, le fauteuil, les couches. Alors là, la connaissant, c'est la fin, elle ne fera vraiment plus rien ! Les maisons de retraite, des mouiroirs ? De fait, oui, mais une vie quand même, contrairement à ce qu'on dit. Et le personnel ? Extra, que des femmes : courageuses, elles, dynamiques, et gentilles et qui blaguent avec eux, pas d'apitoiement, de l'empathie, de l'optimisme. Tout ça, malgré les réductions de postes, les horaires marathon. Un établissement de province, public, un ancien couvent, XVIIIe, mais rénové, moderne. C'est propre, un parc, c'est même beau. Mais à l'intérieur, un hôpital, en fait, organisé pour la survie, alors.

*

Ça va vite, vous savez, six mois à cet âge-là, quand la pente est descendante. Et puis, en plus, il y a des semaines où je n'y suis pas allé. De temps en temps, *des absences perlées* on appelait ça à l'école. Je m'en excuse : une heure et demie de route, c'est long, de plus en plus long. Toujours le même trajet, ces mêmes décors qui glissent, et le retour, presque trois heures. Et puis elle ne fait pas d'effort, n'en fera jamais. Allez, un effort Monsieur Marchand, un peu de découragement ?

tu marches, alors ?

bien sûr, la journée je me déplace, tu penses !
en ce moment je suis à Nogent-le-Rotrou

dis donc, tu perds pas la boule quand même ?
je sais bien que tu es dans un fauteuil ...

je te dis que je suis à Nogent, dans un hôtel,
je sais ce que je dis quand même, le chauffeur est très gentil

Le mensonge, devenu délire, perte des repères, lassitude. Je l'imagine toute la semaine : elle reste toute la journée assise, sa posture unique de veille, désormais, c'est tout. Elle n'a même pas l'idée de se déplacer avec, comme font certains en poussant sur les roues, trop lourde. Je la vois bien, comme je la trouve souvent, endormie dans son fauteuil. Normal aussi, avec les médocs qu'elle prend, depuis si longtemps. Une liste longue comme le bras, plus la main. 22 qu'il y en a : deux pour se calmer, un pour s'euphoriser, plus les somnifères ! Et puis, toute une ribambelle d'autres, pour compenser les effets des premiers : contre les jambes qui gonflent, contre la prise de poids, contre les tremblements, contre les raideurs et puis contre la constipation chronique. Un dernier pour la route ? C'est tout ?

Elle voit toujours un kiné une fois par semaine, paraît-il, pas assez. J'ai plutôt l'impression que c'est moi qui la fais marcher dans les couloirs, quand je viens, maintenant. Elle a du mal à tenir la station debout, elle oscille, accrochée à son déambulateur, essoufflée, comme si elle avait fait un tour de stade. Ce sont de petites victoires quand on fait trois mètres, je la suis avec sa chaise roulante, et puis elle glapit : vite, le fauteuil ! Elle s'y écroule. Une fois elle a glissé, jusque par terre. Avec son poids, impossible de la relever, je suis allé chercher de l'aide. On était trois pour essayer de la soulever. Pendant ce temps elle attendait, allongée, tranquille sur le dos, sur le lino.

Une autre fois, ce jour-là, il y avait un mouvement de protestation dans l'établissement, mais le personnel était quand même présent. Sur la grille, à l'entrée, des banderoles, sur les blouses, des brassards, des morceaux de sparadrap tatoués : *Danger, En grève*. Ils alertent les familles, les douches ne sont plus assurées, le linge lavé moins souvent, depuis plus d'une semaine, il y a un ascenseur en panne. Pour repartir, j'ai traversé le premier étage, celui des grabataires. Des femmes, quelques hommes, seuls, dans leur lit, la

tête courbée, la télé à fond, les yeux fermés. Pas de vie, pas une vie, maman que fais-tu là-dedans ?

*

elle est moins bien votre maman, une grande fatigue, un épuisement.
Elle s'alimente très mal, on ne la lève pas cette semaine.

De plus en plus je prenais des nouvelles par téléphone auprès de l'infirmière, elle est habituée, elle fait son bilan, un peu monotone, un peu chantonnant. Là, elle a une autre voix, elle veut me faire comprendre. On me la passe quand même, Maman, au téléphone.

comment tu vas alors ?

je me sens bien un peu fatiguée,
mais j'étais de sortie ce matin, pour marcher.
je crois que je ne suis pas loin de chez toi, tu peux passer me
chercher ?

*

Je ne sais pas si vous avez vraiment bien compris ce que c'est que la vie : ça va plutôt bien, assez longtemps, oui, ça va, à peu près, on ne peut pas se plaindre, ça va encore, jusqu'au jour où ça ne va plus. Et où ça se termine. Là, c'est allé assez vite, peut-être aussi qu'elle n'avait plus envie du tout. C'est un matin du mois d'après qu'ils ont appelé, pour me prévenir. *Une bien mauvaise nouvelle*, c'est leur entrée en matière, pour que l'on se conforme tout de suite, pour qu'on se mette au diapason.

elle n'a pas souffert, elle est partie dans son sommeil

J'ai déjà entendu plein de fois cette formule. Une façon de rassurer, d'apaiser. Mourir dans son sommeil, est-ce bien vrai ? Personne n'était là, probablement, si ça se trouve, elle était réveillée par la souffrance, en train d'étouffer.

Il faut que j'y aille, tout de suite, cette damnée voiture, toujours le même trajet. Bientôt, je ne le ferai plus. Pendant la route, ma conduite est automatique, je repense à tout, je remets tout en perspective. Je pleure, je rage : on aurait pu faire différemment, maintenant c'est trop tard, c'est fini.

En allant à l'infirmerie, je rencontre le personnel habituel, des femmes qui me connaissent, qui peut-être m'aimaient bien, à force. Elles ont un petit mot d'apaisement.

des fois quand on est comme ça, vous savez, il vaut mieux partir

Elles continuent à pousser leur chariot, à porter leur plateau, elles sont habituées à la morts des résidents, ça fait partie du métier. Pareil à l'infirmerie, il y a un petit temps de mots pour elle. Ils l'aimaient bien, ma mère, un bon caractère, mais ça n'allait vraiment plus.

et puis il faut que vous veniez voir ça dans sa chambre, ce n'est pas
banal

Pas banal, qu'elle m'a dit l'infirmière, l'autre, celle en rouge. Pas banal, un espoir, alors ?

Je rentre avec cette femme dans la chambre où elle n'est plus là, elle est à la chapelle, comme ils l'appellent. Une autre chambre, à l'écart, près de l'entrée, près du parking, pour le recueillement, pour le travail des pompes funèbres. Elle me montre son fauteuil à l'opposé du lit :

on l'a trouvée là, comme ça, toute habillée, comme vous allez la voir,
au matin, dans son fauteuil.

Je comprends à peine, mais je lui demande si ce ne serait pas un membre du personnel qui aurait fait cela, sans qu'elle le sache, mais elle est formelle, ils n'ont pas le temps de s'amuser à ça.

rendez-vous compte, elle s'est levée, habillée, en pleine nuit, elle a enlevé ses barrières, une femme paralysée : elle est morte dans son fauteuil, là, à l'autre bout de la chambre, mais surtout ... toute habillée avec son sac de voyage tout fait, on ne comprend pas, elle est morte comme ça, après un dernier effort.
on voulait vous le dire.

Je suis alors allé la rejoindre, enfin, là où elle reposait déjà, dans la froideur des signes de recueillement oecuméniques, les fleurs artificielles quand même fanées. Elle était sur une sorte de lit réfrigéré, avec son petit ronronnement de circonstance, triste lui aussi. Son visage avait continué de se transformer, comme il l'avait fait ces derniers mois, il me suggérait d'autres époques lointaines, d'autres membres de la famille, aussi.

Et puis, au bout d'un moment, je l'ai félicitée, je lui ai dit, j'étais content d'elle. Un dernier effort, tu as fait, ma mère, pour quelqu'un qui n'en faisait pas, pour un dernier voyage.

Etienne Maucourant et ses frères de clavier (Voclain, Fontanel, Poirier, Lecoq, Hingault, Almanzor, Barbazanges, ...) ne sont que pseudos de circonstances, tels différents moi de l'humain. Peu importe l'auteur, du moment que le texte circule et résonne à travers d'autres consciences. Pourquoi ne pas partager quelques images ou formules, en assumant l'anonymat et l'oubli ?
Contactez l'auteur [par ici](#).

Dans le noir

Andréa Lino

Var (83)

LISA. — On se retrouve ici.

KARL. — Oui.

LISA. — C'est drôle...

KARL. — Oui.

LISA. — J'ai beau ne pas te voir, et même si je ne comprends pas vraiment la raison de tout ceci, je ne suis même pas surprise.

KARL. — Oui.

LISA. — Ne sais-tu plus dire autre chose ?

KARL. — Pardon.

LISA. — Oh ? C'est bien la première fois.

Il y eut un silence. Quelque part dans les ténèbres, Lisa sentit Karl remuer d'inconfort. La rancœur, ou le dégoût, ou la colère, ou la pitié aurait dû l'habiter en cet instant ; mais rien. Juste une étrange et placide indulgence, qui confinait à l'indifférence...

KARL. — À quoi tu penses ?

LISA. — Je ne suis plus sûre de pouvoir penser.

KARL. — Ah.

LISA. — Mais c'est logique. Regarde-nous...

KARL. — Il fait trop noir.

LISA. — Façon de parler. Toujours aussi prosaïque, toi... À quel âge es-tu mort ?

KARL. — Dix-sept ans.

LISA. — Moi aussi. Nous avons donc tous les deux succombé dans l'attaque du lycée ? Je peine à me souvenir.

KARL. — Toute la cité a été assaillie. Les remparts n'étaient plus assez solides. C'était à craindre... Le Roi Hussard refusait d'investir dans les rénovations, malgré les recommandations des mages. Alors le clan ennemi en a profité. Les Spartes n'attendaient que ça depuis des siècles ! Quelle mort évitable et bête, vraiment.

LISA. — Oui.

Silence de nouveau.

LISA. — Tu disais pardon.

KARL. — Pardon ?

LISA. — Très drôle.

KARL. — Je ne comprends pas.

LISA. — Juste avant. Pour arrêter de ne dire que « oui ». Tu m'as dit pardon.

KARL. — Oh. C'est vrai, j'ai fait ça.

LISA. — Tu devrais développer. Ça pourrait faire du bien à la Lisa de là-bas, je veux dire feu Lisa de là-bas — même si celle d'ici n'en a guère besoin, à l'évidence.

KARL. — Qu'importe la Lisa de là-bas, à présent ?

LISA. — Certes. Mais vas-y tout de même.

Un temps. Lisa entendit le soupir de Karl. C'était lugubre. (Aurait-il pu en être autrement ?)

KARL. — Karl n'aurait pas dû faire ça. C'était indigne. Pardonne-le ?

LISA. — Voilà que tu parles à la troisième personne. Tu as sans doute trop honte maintenant.

KARL. — Ce Karl n'est plus moi, comme tu le sais. Mais à supposer que je puisse encore ressentir de la honte, ou quoi que ce soit d'autre...

LISA. — Continue. De quoi ce Karl d'ici, s'il était encore toi, aurait-il pu avoir honte ?

KARL. — On t'a harcelée. J'ai participé. Ta vie était un enfer à cause de nous. Tu ne pouvais pas passer une journée sans te prendre une brimade, une insulte, une bourrasque. Alors que tu ne nous avais strictement rien fait. Que tu n'avais jamais nui à personne. Mais voilà, il fallait un souffre-douleur — quelqu'un qui subisse tout, et sans rien mériter — ; c'était toi. Depuis le premier jour, tout le lycée a su que tu serais la candidate parfaite. Dès qu'on t'a vue dans les couloirs, douce, innocente, sans animosité envers l'inconnu, ouverte à chacun... Ce rôle t'allait comme un gant ! Tu n'avais pas d'armes, pourtant tu encaissais ; tu geignais avec suffisamment de force pour valider notre pouvoir, et en même temps suffisamment de retenue pour ne pas trop heurter nos consciences. Un équilibre parfait. Je t'admirais pour ça, en fait.

LISA. — C'était horrible, Karl.

KARL. — Je sais.

LISA. — Je me souviens de la sensation. Comment dès lors la décrire avec objectivité ? Cette brûlure à l'intérieur : mon estomac qui se noue à cause de l'appréhension, en franchissant les grilles le matin. Mes yeux qui piquent en sentant ceux des autres, par exemple les tiens, me dévisager. Mes tympans qui tressaillent lorsque des pas sournois, et toujours en bande, se rapprochent dans mon dos pour...

KARL. — Arrête.

LISA. — Pourquoi ?

KARL. — C'est insupportable.

LISA. — Et pourtant je l'ai supporté.

KARL. — Là-bas c'était dans ta chair, empreint de sensations et d'émotions ; tu avais au moins de la *matière* pour ancrer tout ça. Ici, recevoir ce récit de façon purement intellectuelle, l'accueillir comme une somme de *faits*, voilà qui est encore pire.

LISA. — Crois-tu ? Il serait raisonnable d'en douter. Mais continue.

KARL. — Tu t'es bien battue. Même sans riposter, tu as résisté. Tu ne t'es jamais effondrée en public, pourtant nous nous y attelions assidument. Et surtout, tu n'as jamais rien *dit*. À personne. Tu pensais t'en sortir seule... C'est aussi inconscient qu'admirable, au fond.

LISA. — C'est la vie. On doit pouvoir s'appuyer sur soi-même. Tu ne peux pas comprendre ça.

KARL. — Si, je peux.

LISA. — Cela m'étonnerait. Tu faisais partie d'un groupe d'agresseurs : vous pouviez compter les uns sur les autres, vous soutenir dans la même quête, vous retrouver dans cet élan contre moi. Ce devait être grisant de se sentir porté par le courant.

KARL. — Tiens ! Penses-tu qu'être un agresseur nous place *de facto* de l'autre côté de la barrière ? Que ça m'a mis à l'abri de la solitude ? Que je n'étais pas perdu, en recherche d'une aide sur laquelle m'« appuyer » comme tu dis, et qu'en définitive je n'ai jamais trouvé que moi-même pour remplir tant bien que mal cette fonction ? Tu rêves.

LISA. — Vraiment ?

KARL. — Tu croyais peut-être Lisa unique. Mais scoop : en réalité, nous étions pareils.

LISA. — Ce n'est pas ce que j'ai pu constater (ni moi ni Lisa, s'il faut absolument distancier).

KARL. — Parce que tu n'as jamais été autre que Lisa. Mais nous bataillions tous autant que nous étions.

LISA. — Tu n'as jamais été autre que Karl non plus. Comment peux-tu détenir cette certitude, alors que moi pas ?

KARL. — Cela s'appelle la dualité. Lisa n'a jamais connu que le statut de victime, n'est-ce pas ? Voilà qui est assez commode.

LISA. — Être rejetée, humiliée, parfois battue, pendant presque trois ans : je ne vois pas en quoi cela serait commode.

KARL. — Je perçois là comme un relent de hargne et d'ironie ; fais attention, tu pourrais redevenir vivante.

LISA. — Aucun risque. C'était une réelle et pure interrogation. Que voulais-tu dire ?

KARL. — « Commode » dans la simplicité des perceptions, bien entendu. Quand on est martyr d'une exceptionnelle qualité comme Lisa l'a été, les autres nous renvoient à notre propre condition puisqu'ils la renforcent ; le rôle s'auto-alimente, ça fait comme un cercle. Mais quand on est bourreau, la personne sur laquelle on fonde notre empire ne peut nous renvoyer à nous-mêmes, puisqu'on se place par définition *au-dessus*. L'écho ne rebondira qu'au même niveau : sur les autres victimes. Mais pour les personnes hors de cette catégorie peuvent alors coexister deux identités différentes : le bourreau que l'on actionne en public, et l'être insoupçonné à l'intérieur. C'était mon cas.

LISA. — En quoi cet « être insoupçonné à l'intérieur » de Karl n'a-t-il pu compter que sur lui-même, dans une solitude et une souffrance comparables à celles de Lisa ? Contre quoi devait-il (puisque c'est ton postulat) se battre, lui ?

KARL. — J'étais malheureux. Je me battais contre moi-même.

LISA. — Voilà que l'on reprend la première personne.

KARL. — Je ne fais plus attention. Tu analyses trop.

LISA. — Nous n'avons plus que ça à faire...

KARL. — Pas faux.

LISA. — Que signifie « Se battre contre soi-même » ?

KARL. — Jouer à être quelqu'un d'autre, pour ne pas donner la possibilité d'être attaqué. Ainsi, comme personne ne nous connaît vraiment, personne ne peut nous blesser.

LISA. — Je comprends. Mais alors personne ne peut nous aimer non plus.

KARL. — Exact. De même qu'on ne peut s'aimer, soi.

LISA. — Qui était donc Karl ?

KARL. — Un garçon qui fuyait les moqueries. Pour cela, attaquer en premier était ma tactique.

LISA. — Pourquoi aurais-tu dû essayer des « moqueries » ?

KARL. — J'étais amoureux d'un autre garçon.

LISA. — Ah.

KARL. — Me comprends-tu ?

LISA. — C'est difficile.

KARL. — Oui. Pourtant tel était mon fonctionnement. Plutôt efficace : je marchais sur toi pour m'élever au-delà des sentiments purs et des pensées douloureuses ; tu restais au sol dans l'humanité, je m'élevais dans l'ivresse du simple pouvoir.

LISA. — En soi, je te rendais service.

ARTHUS. — C'est là le raisonnement le plus déprimant que j'aie jamais entendu.

Lisa et Karl s'interrompirent. Cette voix ! Ils la connaissaient, pourtant elle les surprit : pas un instant ils n'avaient soupçonné n'être pas seuls là, dans cette obscurité. Plongés dans leur conversation, ni l'un ni l'autre n'avait senti l'arrivée de cet ancien camarade de classe.

LISA. — Depuis quand es-tu là ?

ARTHUS. — Je l'ignore. J'ai simplement reconnu vos voix. Alors je me suis approché à tâtons ; quant au temps que j'ai mis pour vous rejoindre...

LISA. — Il est vrai que le temps ici...

ARTHUS. — Restons-en au sujet. Le harceleur qui se lamente d'avoir été trop malheureux pour ne trouver d'autre échappatoire que l'agression ; la suppliciée qui se gargarise d'avoir si parfaitement joué son rôle... Bon sang ! quelle horreur.

LISA. — Tu sembles bien remonté, pour un mort. Es-tu sûr d'avoir fait le deuil de tes attachements terrestres ?

ARTHUS. — Tu dis ? Si j'ai fait mon *deuil* ? Alors que j'ai engagé toute ma force, tout mon honneur, toute ma passion pour ne pas trépasser et tenter de préserver notre peuple ? J'étais en première ligne du combat. Comme d'autres, j'avais senti venir l'affront ! Les armées Spartes grondaient aux portes de la cité. Hussard ne faisait rien. Les murailles craquelaient, se fissuraient de jour en jour.. J'ai rejoint les troupes armées indépendantes.

LISA. — C'est ainsi pour cela qu'on ne t'a plus vu en cours du jour au lendemain.

ARTHUS. — L'urgence était davantage à la défense de nos terres qu'à l'apprentissage du calcul intégral ; mais pas assez de gens ont partagé ce raisonnement. Au matin du 31 novembre, les dernières portes et les derniers barrages ont cédé. L'envahisseur s'est répandu dans la cité, partout en même temps sans qu'on puisse le retenir, comme de l'eau. Je servais l'unité qui s'était donné pour devoir de protéger le lycée. Les Spartes étaient infiniment supérieurs ; le groupe qui a fondu sur notre secteur nous surpassait de bien dix fois en nombre. J'ai vu leur général-en-chef brandir son glaive et beugler l'ordre d'assaut. La cohorte ennemie a tué Pierre, Romi, Guerrian, Anna, Ethel, Téri, et plusieurs autres de mes amis avant même que je n'eusse le temps de m'interposer. La minute suivante j'étais mort à mon tour, transpercé par une flèche, alors que je me battais contre un colosse aux offensives duquel, fort de ma rage et de ma tristesse, je parvenais encore à résister. Quelques instants plus tard, l'armée Sparte atteignait les murs du lycée et posait ses explosifs ; tout l'établissement périt à son tour. Alors quand je vous entends tergiverser sur qui de vous deux s'est le plus battu dans sa vie.. et demander si j'ai moi-même été capable de faire le deuil de cette existence... Allons ! J'ai surtout envie de rétorquer : avez-vous fait preuve de suffisamment de courage et d'abnégation pour vous prétendre dignes de tels discours ?

LISA. — Eh bien, il fallait que ça sorte.

ARTHUS. — Du sarcasme, soit ! Utile pour s'octroyer une bonne conscience factice.

LISA. — Nous n'avons plus de conscience. Je constatais simplement que ce qui t'a mû était si vif que l'émotion t'accompagne encore ici pour un temps. Cela me toucherait, s'il était possible que je sois touchée. Mais tu ne devrais pas juger les batailles des autres : on ne peut avec justesse étudier une lutte étrangère via un prisme personnel. Ce serait comme reprocher à un rond, un triangle et un

rectangle de ne pas s'aligner ou s'imbriquer avec la même facilité dans les angles droits d'un carré.

ARTHUS. — Parfois les ronds et les triangles feraient mieux de s'adapter un peu aux angles droits, si le monde est carré. Ce serait dans leur propre intérêt.

LISA. — Si cela garantissait la survie et en était la condition *sine qua non*, pourquoi pas ; mais tu es la preuve que ça peut être insuffisant. Les pessimistes diraient « vain ». Karl, on ne t'entend plus ?

KARL. — Suis toujours là.

ARTHUS. — Mon moi vivant serait intensément blessé par ce que tu viens de dire. Un camarade fait partie de ceux qui ont péri en tentant de te sauver ; tu lui maintiens que c'était inutile et que son échec délégitime sa volonté.

LISA. — Tu n'avais aucunement la volonté de me *sauver*. Si tel avait été le cas, tu aurais pris la peine, au moins une fois en trois ans, de me défendre face à mes harceleurs, ou de me venir en aide de quelque autre manière. Absolument tout le lycée connaissait ma situation.

ARTHUS. — Non.

LISA. — Ah.

ARTHUS. — J'étais dans un autre carré, vois-tu. Les histoires du lycée ne m'intéressaient pas ; avec Pierre, Romi, Guerrian, Anna, Ethel, Téri et les autres, nous étions tournés vers l'Histoire de notre cité, engagés dans cette politique bancale pour tenter de lui redonner naissance. C'était ça qui retenait notre attention et notre énergie ; ça, et non pas des considérations nombrilistes et puériles.

LISA. — Je te trouverais vaniteux et cruel, et tu me révolterais, si j'étais encore en capacité d'éprouver. Mais après tout, la Lisa distancée d'ici admet qu'il s'agisse de ta logique et qu'elle puisse se tenir aussi bien que d'autres. Karl, toujours pas d'avis ?

KARL. — Non. Mais je suis toujours là.

Lisa se tut un instant : Karl était décidément différent depuis l'apparition d'Arthus. S'ils n'avaient pas été désincarnés, elle aurait pu penser qu'il se trouvait timide, ou impressionné, ou gêné par leur camarade. Avec un peu d'imagination, on eût pu concevoir qu'Arthus

était le garçon dont Karl s'était épris en secret. Sans doute avait-il admiré sa vaillance, sa radicalité, et la confiance qui faisait défaut à lui-même (d'après ce que sa version présente affirmait). Enfin, tout cela n'avait plus d'importance... Allaient-ils passer l'éternité à argumenter sur qui méritait la médaille du pathos ?

LISA. — On te remercie.

ARTHUS. — De quoi ?

LISA. — De ce que tu as voulu faire. Ton implication dans cette guerre. C'était beau.

ARTHUS. — Ah.

KARL. — Oui.

Bien que les ténèbres demeurent toujours aussi épaisses, l'atmosphère s'allégea.

ARTHUS. — Et maintenant ?

LISA. — Maintenant.

ARTHUS. — Que fait-on ?

LISA. — Je ne sais pas. Qu'aurait-on à *faire* ?

KARL. — Vous allez rester là ?

LISA. — Oui. Quel que soit ce « là ». À moins que d'autres « là » dignes d'être découverts puissent exister... Comment était-ce, avant de nous rejoindre, Arthus ? Étais-tu bien loin ? Différent ?

ARTHUS. — Je ne m'en souviens pas.

LISA. — Ah.

KARL. — Mais nous pourrions... peut-être, maintenant... ne plus y penser. Et profiter ?

Et là, bien qu'il n'y eût personne pour les voir, Lisa se mit à sourire, et Karl sourit aussi, et Arthus aussi.

Andrea Lino exerce en tant qu'artiste pour le cinéma et le théâtre ; lecture et écriture ont toujours fait partie de sa vie comme de son travail. 2022 : un de ses textes courts est publié dans le recueil pour enfants *Kuniĝo* (Editions du Petit Ruisseau). 2024 : sa novella horreur *Brooklyn Paradise* sort aux Éditions Vivat et récolte depuis d'excellentes critiques. Vous pouvez retrouver Andrea sur [Instagram](#).

Variation Arctique

Bénédicte Brun

Maine-et-Loire (49)

La vie parfois bascule vers des horizons inexplicables. À la mort de mon mari ce qui était doux est devenu tiède, puis suffocant. Je ne supportais plus la ville, ses échos tonitruants et sa vitalité insolente. La sollicitude même me faisait violence. J'étais envahie par des bouffées de rage à engloutir le monde dans lesquelles je ne me reconnaissais pas. Je m'ensauvageais, ne répondais plus au téléphone et sortais à peine de chez moi. Ça ne pouvait plus continuer comme ça. Je ne voulais pas mourir. ne voulais pas vivre. Alors je suis partie. J'ai candidaté à un poste de biologiste au Spitzberg, sans rien attendre d'autre qu'un peu de paix dans le dépouillement et la dureté de l'Arctique.

Sur une pente des montagnes blanches affleure le sommet d'un parallélépipède de métal, grenier enkysté dans les entrailles du permafrost. La réserve mondiale du Svalbard garde pour l'humanité future les graines de notre planète : riz, céréales, légumineuses, fruits, légumes, herbes, ... Un sanctuaire si profond qu'il est indifférent aux glaciers qui dégouttent au dehors et sourd au déplacement imperceptible de la banquise. Je m'y sens à l'abri du mouvement du monde. Le site est désert, à l'exception du personnel de la réserve et d'animaux affamés qui récupèrent dans les déchets des humains ce que la banquise leur refuse. Tous les matins, j'emprunte la route noire qui déchire la neige, me gare devant l'entrée, puis m'enfonce à 120 mètres sous la surface. Il règne un silence absolu dans les galeries, je n'entends que mes pas et mes gestes. Mon travail consiste à extraire les spécimens abimés pour « analyser les conditions de leur dégénérescence ». Concrètement, je trie, je prélève, j'emballe, j'étiquette, je rassemble. L'après-midi, je travaille à mon domicile. Je loge dans le village voisin de L., deux mille âmes étalées sur 200 km², sept degrés en plein été, une terre dure et farouche. Pas de population autochtone au Spitzberg, les occidentaux ont défloré la zone et s'en sont emparés. Gelée dans un monde abrupt, je trouve une forme de tranquillité blanche et inodore. Lorsque l'inactivité, certains soirs, menace de faire chavirer ma raison, je vais manger un morceau au Cercle Social où je cultive avec les habitués des conversations neigeuses, qui ne durent jamais assez longtemps pour atteindre le sol. Et j'écoute. J'écoute les vieux, récits

de baleiniers, survies miraculeuses, explorateurs perdus, sépultures de glace. J'écoute les jeunes, fontes des glaces, détresse des baleines, renards bleus, harfangs et ours polaires, quelques légendes à mots couverts. Ici, ce sont les histoires des autres qu'on raconte. D'où on vient, pourquoi on est arrivé là, on n'en parle pas. Oskar le patron m'a simplement dit un jour :

- Prends soin de toi parce qu'il est interdit de mourir à L.

Ce matin-là quand je remonte de la chambre enterrée, le soleil blondit les blocs turquoise du lac gelé. Je m'offre une suite de glissades folâtres au son du Canon de Pachelbel qui roule dans mon casque. Le pôle est fixe et je tourne sur moi-même. Les yeux clos. Rien n'existe, tout est là.

Un craquement de glace brutal me ramène dans le temps. Blanche fondue dans le blanc, une ourse gigantesque se dresse face à moi, regard troué sur le vide, sans éclat ni matière. Le temps se soulève.

Lorsque le temps retombe, Pachelbel s'est tu. L'ourse m'a avalée.

Je suis enroulée sur moi-même dans un noir absolu, écrasée contre une masse dure qui se contracte en battements assourdissants. D'instinct je me débats, dégage le pied droit de ma botte et martèle. Je dois sortir de là. Une bourrasque glaciale me submerge, une lumière crue m'aveugle à travers la mâchoire terrible de l'ourse. Elle a ouvert la gueule et gronde, le grondement déchaîné s'empare du temps, s'empare de moi. À bout de forces, je roule un peu plus loin. Mon autre botte est restée coincée, bonnet et lunettes ont voltigé. L'ourse gémit maintenant douloureusement. Rompue, gercée, je me laisse couler dans un sommeil de pierre.

Je me réveille allongée sur le dos. Bras écartés, je ne touche pas les parois de l'animal. Elle est vaste et sans bord comme un vertige. Je me force à regarder autour de moi pour ne pas hurler de terreur. Ce nouvel organe, sphérique, doit avoir un diamètre d'un mètre cinquante. La cartographie interne de l'ourse défie les principes de l'anatomie, je suis enfermée dans un milieu inconcevable. Il est inutile de me battre, irréaliste d'attendre du secours. J'ai du mal à réfléchir, alors je renifle, je tâte. Je n'ai plus froid, je flotte maintenant dans une substance boueuse et hospitalière qui clapote. Je peux bouger la tête. Mes bras et mes épaules sont endoloris.

La douleur réveille la souffrance, le souvenir de l'accident, âpre, vivide. L'accident qui a ravagé ma vie. Je suis au volant, de retour d'une soirée légère comme une bulle et finement arrosée. C'est l'hiver et les flocons de neige dansent dans la lumière des phares. Mon mari s'est endormi, je pose ma main sur la sienne. Puis l'hôpital, la torpeur, l'annonce que d'abord je n'entends pas, puis les longs mois sans jours, à me demander comment poursuivre. Et maintenant, l'ourse, dans laquelle je ne survivrais probablement pas. Je me sens tomber sans fin dans un puits à l'intérieur de moi-même et je consens à la chute, soulagée de tous les poids, soulagée du passé et de l'avenir. Corps condamné dans un corps sauvage, suspendu dans l'instant d'avant.

Une secousse écrase la glace : l'ourse s'est mise en mouvement et ma chute est brusquement stoppée. Interdit de mourir à L. Je m'ébroue et constate que mes jambes sont intactes. Tapotis de la pointe, massages des talons, effleurements plantaires, je promène mes pieds sur les cloisons moelleuses. Mes chevilles se dégourdisent, je ramène mes bras contre mon cœur et me laisse porter. L'organe est tapissé de cils soyeux qui ventilent un parfum ambré jusqu'à l'intérieur de ma bouche. Je réalise que je vois à travers l'ourse : mon regard traverse les chairs brunes, à peine brouillé par les filaments laiteux de la fourrure. C'est la nuit, je suis à l'exacte verticale de l'étoile polaire. L'ourse se ramasse et je me love dans sa courbe. Dors comme un bébé. Je suis réveillée par un soleil brut. Je suis vivante et n'ai plus mal aux bras. L'ourse chaloupe avec une grâce lourde, elle marche trois jours entiers et ses nuits sont courtes. Parfois elle trébuche, se rétablit et poursuit sa route. J'essaie de me faire oublier et comme je ne pense ni à hier ni à demain, je me sens plutôt bien. Ma tanière de chairs a un goût de caramel et une texture d'argile, mon corps s'y loge sans se comprimer. Je ne ressens ni la faim ni la soif et je dors beaucoup. Je me demande si l'ourse est en mouvement permanent parce que c'est sa nature glaciale ou si elle cherche quelque chose.

Dehors les espaces s'émiettent et se fondent sous l'effet d'une lumière pâle. Un pont interminable semble ramollir pour s'écraser dans la mer. Je vois l'ombre vaguement menaçante d'un brise-glace à l'arrêt. Des silhouettes rouges armées scrutent la banquise à la jumelle, se fixent sur elle. Sur nous. L'ourse s'est immobilisée. C'est ta faute, l'accident, ta faute, les mots parlent tout seuls dans ma tête, et je sais qu'ils disent vrai. L'ourse renifle. Un relent métallique. Je sens les battements de mon cœur et du sien se rejoindre en une fusion terrifiée. Elle se fige, puis se détourne en lâchant un hurlement qui me brise. Et elle fuit, laisse le brise-glace loin derrière, avale des

kilomètres tandis que les traces du bâtiment se diluent dans l'immensité poudreuse. J'essaie de m'apaiser en regardant le ciel. Ta faute. Trop tard. J'oublie. J'ai ôté mes gants et je caresse les parois de mon habitacle. Je perçois avec une acuité nouvelle l'état de la glace, sa dureté, sa profondeur, ses lignes de failles. Je sais sur quel moment de l'eau nous sommes ou sur quel lambeau de terre spongieuse nous dérapons. Ici tout est fragile, tout est mouvement. L'ourse a croqué quelques poissons au passage. Je ne réfléchis plus du tout. Je sens. Les instants se succèdent et ma raison s'effrite. L'ourse plonge sous l'eau glacée et bondit entre les îlots givrés. Elle s'épuise, je l'éprouve à la maladresse de ses mouvements. Je n'ai toujours pas faim.

L'ourse accélère, étire les pattes comme pour un dernier effort. Devant, je discerne dans un tourbillon de neige trois oursons qui semblent engagés dans un combat brutal. Les siens. C'est leur mère, je le sais, je l'entends à ses halètements éperdus. Je comprends avec horreur que je suis la solution pour faire cesser le carnage. Elle m'a portée, garde-manger ambulant, attendrie et faisandée pour nourrir ses petits. Un des oursons s'échappe et file sur la glace en boitillant dans la direction opposée à la nôtre, vers l'horizon boueux, la fin de la glace. Les deux autres se dévorent dans un brouillard écarlate. L'ourse accélère encore, son souffle de plus en plus court affole les battements de son cœur et me comprime. Je ferme les yeux. Le pas se fait lourd et lent, puis s'arrête. Elle hume et je sais qu'il est trop tard. Ils se sont entretués et rendent à la banquise un amas de fourrure souillé de graisse, de chair et de sang. Je dois ma survie à un massacre. Mon soulagement est une cruauté.

Le soupir de l'ourse déchire la banquise et détache un large plateau qui emporte les corps et les traces. L'ourse se traîne jusqu'à un glacier suintant. Je sais qu'elle abandonne. J'ai faim. Je ne vois plus à travers sa peau et le temps se soulève à nouveau. Je suis décollée de ma grotte molle et poussée dehors. Elle va m'engluier dans son ambre, me vomir en eau ou en pierre. Non. Interdit de mourir à L.

Je suis expulsée. Accouchée. Je glisse dans le bruissement des flocons et rebondis sur la glace. Mon corps est couvert de fourrure blanche, mes pattes larges et griffues. Sa dépouille git à côté de moi, toute petite. En proie ignorante et avide, je l'ai dévorée de l'intérieur. Je suis une meurtrière. Je hurle et le glacier s'effondre. Je suis une femme qui gronde. J'avance seule. Je cherche une glace où exister et je sème les graines atypiques, qui sont tout ce qu'il me reste. J'en

mange, aussi. Le froid conserve et on voit loin sur la banquise. Je suis une ourse qui espère.

Bénédicte Brun est née en 1969. Elle écrit des textes courts qu'elle s'aventure à diffuser de plus en plus souvent... Bénédicte a publié en 2018 dans un ouvrage collectif issu d'un atelier de François Bon : *Je vous parlerai d'une autre nuit*, chez Tiers Livre, et à deux reprises déjà dans *Restes : Les Accidents d'Alma* dans le numéro 3, *Le Jour du chien* dans le Hors-Série 1.

Retrouvez-là sur [l'Inventaire](#) sous le pseudo de Déneb.

Mamie Bleue

Möly

Ille-et-Vilaine (35)

Extérieur jour, une station essence :

Une voiture se gare, au volant une femme âgée. Elle jette un œil dans le rétroviseur, enlève la clé, détache sa ceinture, ouvre la portière et sort. Elle referme la portière. Elle se dirige vers la portière arrière, elle l'ouvre et en sort un petit sac à main en cuir marron décoré d'une grosse boucle en argent. Elle le met sur son épaule, ferme sa voiture à clé. Elle attend quelques secondes comme pour vérifier que tout va bien puis se dirige vers la boutique de la station essence.

Extérieur jour, sur une plage, dans les années 70 :

Un groupe de vingtenaires s'amuse sur la plage.

Voix off :

Été 1972. Je fêtais mes vingt ans. Je m'en souviens comme si c'était hier. Mes parents avaient une maison de vacances près de Lorient. La mer, le soleil, les amis. J'avais prévu de passer des vacances dignes de ce nom avant d'entamer un master en géopolitique, j'avais un an d'avance, des facilités que d'autres n'avaient peut-être pas. Mon avenir était tout tracé. Pour mes parents, du moins. Maryline était venue cet été-là, c'était ma meilleure amie. Une jeune femme magnifique. Je la jalousais. Mais je l'aimais...

Intérieur jour, dans la boutique d'une station essence :

La dame arpente les rayons et s'arrête au niveau des livrets de mots fléchés etc. Elle en prend un. Elle s'avance ensuite vers les caisses. Quelqu'un.e est en train de régler. La dame serre son sac à main contre elle, par réflexe. Elle repositionne ses lunettes correctement sur le bout de son nez.

Elle se trouve devant le caissier, un jeune homme aux cheveux plaqués en arrière, avec une chaîne autour du cou.

Le caissier, sur un ton blasé :

– Bonjour.

La dame, d'un ton un peu mièvre :

– Bonjour jeune homme. Pourrais-je avoir un thé, s'il vous plaît et, ho ! Un de ces... muffins. Merci.

Le caissier s'exécute mollement. La dame jette un œil dehors. Une voiture, d'où sort une famille, se gare près de la sienne. Le caissier revient, elle ne l'entend pas.

Le caissier élève la voix :

– Madame !

La dame se retourne, son thé et son muffin se trouvent sur le comptoir devant elle.

Le caissier, sur un ton blasé :

– Ça fera 6 euros 50, s'il vous plaît.

La dame, exagérant sa gêne :

– Oh pardon ! Excusez-moi, où ai-je la tête ?

Elle lui tend un billet. Le caissier ne prête pas attention à sa remarque, il lui rend la monnaie.

La dame, enjouée :

– Merci et bonne journée.

Le caissier s'est éloigné et s'affaire à ranger des paquets de cigarettes.

Le caissier, de dos, d'une voix étouffée :

– Au revoir.

La dame sort de la boutique.

Intérieur jour, maison de vacances en bord de mer, années 70 :

Deux jeunes femmes discutent assises sur des transats. Des serviettes de bain sèchent sur la balustrade de la terrasse. D'autres jeunes font des allers et retours entre la maison et la plage.

Voix off :

Studieuse comme j'étais, j'avais apporté avec moi des livres et des cours à réviser, pour ne pas perdre mon objectif de vue. Je comptais faire un doctorat, je comptais être la meilleure dans mon domaine. Nous étions six, sept. Je ne me souviens plus bien... Ma mémoire me joue des tours. Et puis cet été-là, plusieurs personnes ont défilé pendant ces deux semaines. J'étais heureuse, ça je m'en souviens. Les journées étaient douces et légères, teintées de soleil, d'éclats de rire et de confidences par temps de pluie. Maryline m'avait avoué vouloir quitter la France, partir vivre aux États-Unis, avec un garçon qu'elle fréquentait depuis un an. Un étudiant. Elle était folle de lui. Savoir qu'elle et moi allions être séparées d'un océan et de plusieurs années, me fit mal au cœur. Mais je tentai de ne rien montrer.

Extérieur jour, parking station essence :

La dame se dirige vers sa voiture. Elle l'ouvre, elle dépose son sac sur la banquette arrière et prend place sur le siège conducteur, elle pose le thé et le muffin sur le siège passager. Elle enfonce la clé et démarre, se dirige vers les pompes à essence.

Intérieur nuit, dans le salon d'une maison de vacances, années 70 :

Maryline et David sont assis dans le canapé, dans les bras l'un.e de l'autre. Iels flirtent.

Voix off :

David nous avait rejoints, il voulait faire une surprise à Maryline. Je ne pouvais pas refuser. Ils passaient leur temps ensemble, et j'avoue que ça piquait un peu ma jalousie. J'avais envie de passer du temps avec Maryline. Comme deux sœurs siamoises, à rire, à se raconter nos rêves et nos craintes. Elle était tellement heureuse de le voir

arriver. Il repartait deux semaines après pour les États-Unis. Pour être honnête, je l'aimais bien ce garçon. Je l'imagine, encore maintenant, après des années, le cœur lourd à l'autre bout de l'Atlantique.

Extérieur jour, pompes à essence :

La dame sort de sa voiture. Elle passe ses mains sur sa jupe comme pour repasser des plis imaginaires. Elle avance à petits pas vers la pompe, ouvre la portière du réservoir. Elle insère sa carte bancaire, tape le code. Elle se tourne pour attraper le tuyau de la pompe et l'insère dans le réservoir. Elle surveille attentivement le montant qui défile. Une fois terminé, elle replace le tuyau, referme le réservoir.

Extérieur jour, entrée d'une maison de vacances, années 70 :

Laurent sort de sa voiture. Le cousin de celui-ci s'approche de lui pour le saluer. Le reste du groupe attend dehors, près de la porte d'entrée. Les filles sourient et échangent des regards entendus.

Voix off :

Le cousin d'un ami est arrivé au bout d'une semaine. Je n'étais pas enchantée, de prime abord, par sa venue. Nous étions tous et toutes dans notre bulle, heureux, sans souci du lendemain. Grand, musclé, le teint hâlé, une chevelure caramel ondulant sur ses tempes. Laurent était à tomber, sans aucun doute. Maryline douta presque de son amour pour David à la vue de ce bellâtre. Mais à la surprise de tout le monde, et de moi-même, Laurent n'eut d'yeux que pour moi. Je ne cherchais pas à séduire, trop préoccupée par mes études. Je songeais à peine à vivre des amourettes. Mais Laurent. Comment résister ? Mon esprit pragmatique et borné me fit lutter à peine deux jours...

Extérieur jour, parking station essence :

La famille monte dans la voiture, puis quitte la station essence. Le parking est maintenant vide.

Extérieur jour, pompes à essence :

La dame entend un bruit, comme quelque chose qui gratte, elle sursaute. Elle observe la boutique, le caissier a la tête penchée sur son téléphone. Elle regarde vers la route, les voitures défilent sur la voie express. Elle se retourne vers le parking derrière elle, et n'y voit personne. Elle remonte dans la voiture, s'installe au volant et démarre. Elle entend à nouveau un bruit.

Extérieur nuit, la plage, années 70 :

Laurent et l'héroïne font l'amour. Maryline les surprend, elle part en courant en direction d'un sentier.

Voix off :

Ce fut un coup de cœur, un coup de foudre, un amour brûlant. Je passais le plus clair de mon temps avec Laurent, me pavanant sur la plage à son bras, épiait les regards envieux des jeunes femmes aux alentours. Maryline devenait piquante, susceptible. Je crois qu'elle n'apprécia pas que je tombe éperdument amoureuse. Je ne sus jamais pourquoi. Elle m'évitait. Elle nous surprit, un soir, avec Laurent, en train de faire l'amour sur la plage. Elle rebroussa chemin, en courant. Le lendemain, je m'en souviens encore avec tellement de détails... Le lendemain, elle n'était plus là. Elle n'était pas rentrée se coucher, elle avait laissé ses affaires dans la maison. On passa la journée à ratisser le voisinage, la plage, les sentiers côtiers. Aucune trace d'elle. Accompagnée de David, terriblement angoissée, j'étais allée au commissariat. Les voisins avaient été alertés. Et puis, elle fut retrouvée. Morte. Sur une plage à quelques kilomètres de notre maison de vacances. Noyée. Je ne m'en remis jamais.

Extérieur jour, parking station essence :

La dame se gare juste en face des pompes à essence, près de la sortie. Elle coupe le contact, enlève sa ceinture. Elle attrape le thé et le muffin posés sur le siège passager, elle croque dans le muffin, boit une gorgée de thé. Elle termine l'un et l'autre. Le bruit se fait de nouveau entendre. Elle sort de la voiture. Elle se dirige vers le coffre, tout en jetant des coups d'œil autour d'elle, à la station déserte. Elle repasse sa jupe de ses mains. Remplace ses lunettes sur son nez. Elle ouvre le coffre et fixe l'intérieur.

Intérieur jour, dans une salle de bain, années 70 :

L'héroïne se change dans sa chambre, on distingue qu'elle a grossi un peu. Elle enfle un pyjama et une robe de chambre et s'assoit devant son bureau. Sur celui-ci, on peut voir des livres, des feuilles, des notes etc. ainsi que des boîtes de médicaments.

Voix off :

Un mois après la disparition de Maryline, Laurent me quitta. Je venais tout juste de commencer ma première année de master. Le monde s'écroula sous mes pieds. Reprendre les études et mettre de côté la mort de ma meilleure amie avait été une épreuve presque insurmontable. Laurent, cet homme dont j'étais folle, à qui je m'étais raccrochée pour surmonter l'immense peine qui me submergeait. Cet homme qui m'avait lâchement quittée pour se mettre en couple avec une autre. À la même époque, je commençais à avoir des douleurs abdominales terribles. Mais je me contentai de prendre des antidouleurs et de me noyer, à mon tour, dans mes études. Les douleurs se faisaient de plus en plus intenses, je grossis, j'avais des problèmes de constipation depuis toujours, je mis ça sur le compte de ce problème. Honteuse de ce corps déformé, je me cachais sous des couches de vêtements, je restais la plupart du temps dans ma chambre à réviser, ou avec mes parents à la maison. Mon ventre, qui était resté facile à cacher, devint de plus en plus rond. Un jour, ma mère, qui m'aperçut dans la salle de bain en train de me changer, se mit à hurler. Elle manqua de perdre connaissance à la vue de mon ventre. J'étais enceinte. Mon esprit avait occulté ça. Un déni de grossesse, le médecin me dit. J'allais accoucher le mois suivant, tout en ayant validé mon master. Avec brio, étonnamment. C'est après que je relâchai tout. J'étais épuisée, affaiblie. Je vécus un enfer. Je refusai de garder l'enfant, j'accouchai sous X et n'en parlai jamais à Laurent. Je le fis pour mes parents. Eux qui attendaient de moi que je sois la fierté de la famille, que je poursuive une carrière brillante. Eux qui me voyaient n'importe comment sauf femme au foyer, sauf mère célibataire. Eux qui avaient travaillé dur pour financer mes longues études. Mais ils ne digérèrent jamais mon déni de grossesse et gardèrent une rancune vive envers moi, malgré ma réussite professionnelle. De mon côté, je traversai des années de dépression que je niais en m'enfermant dans mon travail. Je vécus seule, isolée, pendant des années.

Extérieur jour, coffre de voiture :

Un homme d'une cinquantaine d'années est ligoté, bâillonné et à demi conscient. Il a des bleus au visage, une éraflure sur la joue droite. Il entrouvre les yeux et se met à gigoter. La dame pose ses mains fermement sur celui-ci, comme pour le sommer de ne plus bouger. Elle vérifie que personne ne la voit et ouvre son petit sac à main. Elle en sort une seringue, discrètement. Elle enfonce la seringue dans le bras de l'homme qui tente de se débattre. En un instant, les yeux de l'homme se referment, il est inerte. La dame le regarde quelques secondes, range la seringue dans son sac puis referme le coffre.

Elle trotte vers la porte avant, s'installe au volant, insère la clé dans le contact. Elle choisit une cassette qu'elle place dans l'autoradio, une musique se lance, elle augmente le volume. Elle démarre et quitte la station essence.

Extérieur jour, un jardin :

L'héroïne jardine. Son mari tond la pelouse. On distingue une jolie maison bien entretenue.

Voix off :

J'ai cherché toute ma vie la quiétude, la paix intérieure, une vie sereine. Je me suis mariée à 51 ans, avec un homme simple, doux et aimant. Je n'avais pas besoin de plus, et au moins besoin de ça. Je pensais pouvoir finir ma vie sur un chemin tranquille, enfin. Mes parents étaient décédés, et aussi horrible soit-il, j'avais été soulagée quand je les perdus tous les deux à un an d'écart. J'avais quarante ans. Ce soulagement, ce poids dont mon esprit se délesta soudain, me permit de commencer réellement ma vie.

Je jardinaï, je profitai de promenades en forêt, nous passions des week-ends en bord de mer dans la maison dont j'avais hérité. Ma carrière professionnelle avait été brillante, j'avais écrit des articles, des livres, donné des interviews et encore, maintenant, on pouvait me solliciter et cela me plaisait.

Et puis, le destin décida de venir emmerder une vieille femme de 70 ans, enfin en paix avec elle-même.

Intérieur jour, dans une voiture, sur la route :

La dame, à voix haute, jetant des regards à l'arrière de la voiture, s'adressant à l'homme dans le coffre :

C'est marrant comme la vie te revient parfois en pleine gueule. Comme elle peut être sournoise, perfide. Comme on ne peut jamais, jamais être tranquille, pour toujours. Comme un jour, quelqu'un arrive sur le pas de ta porte, sonne et en une phrase te détruit à nouveau. En une phrase, te met KO. En une phrase, te fait vriller. C'était soit ça, soit je me tuais. Est-ce qu'un jour, UN JOUR, je vais pouvoir vivre sans remuer le passé, sans y penser, sans même avoir envie de me remémorer les bons souvenirs. Juste pouvoir être une femme à la retraite heureuse, comblée, dont on n'attend rien et qui n'attend plus rien sinon respirer l'odeur d'une fleur ou sentir la mer sur le bout de ses pieds ?

Elle marque une pause, tousse. Elle fredonne les paroles d'une chanson qui passe à la radio.

La dame, à voix haute, énervée, toujours à l'adresse de l'homme dans le coffre :

Tu n'aurais pas dû revenir dans ma vie ! Tu n'aurais pas dû me chercher ! Tu aurais dû continuer ta vie de ton côté, c'était mieux pour tout le monde ! J'avais réussi à oublier... Tu dois disparaître, tout ça doit disparaître !

Extérieur jour, sur la route :

La voiture continue de rouler jusqu'à ce qu'on ne la distingue plus.

Möly est une artiste autrice rennaise. Elle a toujours aimé écrire des histoires, aussi loin qu'elle se souvienne. En 2021, elle a écrit son premier roman intitulé *La peau plastique* chez Edilivre et est en cours d'écriture du second. En 2022, elle crée son auto-entreprise notamment car elle se lance en tant qu'artiste plasticienne, toujours avec comme point de départ de jouer avec les mots. Vous pouvez la trouver sur [Instagram](#).

la mécanique du tue-désir

Nina Skaro

Puy-de-Dôme (63)

tu vises à côté. c'est comme ça. toute ta vie, tu te dis, je veux ça, ça, ça et tu te dis, demain, la semaine prochaine, le mois prochain, l'année prochaine ; d'abord j'économise, d'abord je travaille, je me prépare ; et au bout du compte tu passes à côté : de ton désir. dans le fond, tu te cherches toutes les excuses du monde pour ne pas réaliser ton désir, car c'est ce désir qui te fait lever le matin, qui te fait dire pendant le taf, ah quand j'aurai fini, je ferai ça, et puis ça et ça. réaliser le désir, le rendre réel, c'est d'une certaine manière inconcevable.

le jour où tu décides de le faire, finalement, tu mets à mort ton ancien moi – déjà ancien. se tuer pour renaître. c'est ça qui se passe.

or, personne n'a envie de mourir. et renaître pour quoi ? pour prendre ce risque démesuré ? car ce désir, qui est là, qui te nourrit, qui te dévore, s'il n'est qu'à l'état de désir, c'est qu'il n'est pas voué à prendre corps dans le réel. c'est gazeux un désir, c'est pas du tangible, alors à quoi bon s'y fier ? rêver c'est bien. rêver pendant que toute ta vie, tu vises à côté, en te persuadant du bien-fondé des conneries que tu te racontes, c'est bien. finalement rêver c'est juste la manifestation de la peur.

ce que tu oublies dans le désir, c'est que ce rêve qui te porte, ces conversations solitaires de toi à toi, elles demandent un degré d'abnégation auquel peu de gens sont prêts à consentir. souvent tu regardes les gens qui ont réussi, et ils en parlent avec cette fierté si enviable, tu veux la porter la marque de leur effort, de leur sacrifice, leur joie de vainqueur, toi aussi tu la veux et dans ton for intérieur, tu ne peux pas t'empêcher de penser à tous ces minables qui n'y arrivent pas, eux, qui n'y arriveront jamais, et tu te dis, ceux-là sont pitoyables, ils s'accrochent à un désir impossible, stupide, ridicule.

et tu te vois, grotesque, risible, avec ton désir beaucoup plus grand que toi, beaucoup trop monumental, qui t'écrase, qui veut finalement faire disparaître ta propre médiocrité. tout le monde cherche la lumière dans le regard des autres. et toi aussi tu la veux ta victoire, alors même que tu n'as pas commencé le combat.

c'est curieux de réussir là où tu ne veux pas. de gravir les échelons, de te battre oui et de conquérir, de réussir, là où tu ne veux pas. de récolter la lumière dans le regard des autres, mais pour une victoire dont tu te fous éperdument. car ce qui t'anime, toi, c'est ton désir, et ce désir, personne ne le connaît véritablement. tu n'en parles pas. tu en as honte même. les gens te disent modeste, humble, et cela n'a rien à voir. tu brilles pour ce que tu n'es pas. et le pire, c'est qu'il ne s'agit pas non plus exactement d'un mensonge, car tu ne le hais pas ce succès, tu l'aimes bien, il te convainc que tu peux réussir, que peut-être un jour tu pourras réussir dans ton désir. et le jour où tu te dis courageusement, au milieu de la nuit : je lâche tout, je vais le faire – tu as peur, tu as peur de lâcher ce succès erroné, car d'une certaine manière, tu mettras à mort celui que tu étais.

le déni est une forme de protection. lâcher cette protection n'est pas toujours bénéfique.

il n'existe aucune garantie au succès. c'est comme investir en bourse, ça prend ou ça ne prend pas. *no risk no gain*. l'arrogance américaine, ça fait du bien, il y a de la violence dans leur désir, dans cet acharnement, cette haine de soi, cette volonté de détruire le pauvre, le médiocre, le raté. car il s'agit bien de ça dans le désir de succès, de richesse, tu veux tuer le moindre soubresaut de vulnérabilité en toi. c'est une guerre.

le désir il est là pour te rappeler que tu peux être *plus*. tu te berces d'illusions en te disant que tu n'es pas juste ce raté qui en réalité est plus grand que les autres, plus moral que les autres, plus talentueux, plus quelque chose. ça te fait du bien.

et tu repenses à ces histoires de gamin, à l'école, quand tu fouillais inlassablement dans la cour de récré avec tes petits camarades, à la recherche d'œufs de dinosaures ou de pokémons cachés. ils étaient si réels, si puissants ces trésors. évidemment qu'on y croyait, qu'on y pensait, qu'on en parlait tout le temps, à la pause, en classe sur des petits papiers, dans les couloirs.

un jour tu comprends, le désir, il n'est pas destiné aux autres, même si t'y penses bien sûr, même si constamment tu les entends ces échos d'applaudissements, ces regards admirateurs, cette reconnaissance supérieure. un jour tu comprends qu'en fait, tout ça, il faut justement s'en foutre pour réaliser le désir. c'est une affaire personnelle avant tout. il s'agit d'un pacte que tu as conclu avec le gamin que tu étais à la cour de récré qui cherchait les œufs de dinosaures et les cartes pokémon, c'est à lui que tu dois tout. trahir l'enfant que tu es et que tu seras toujours, voilà la fausse note que tu entends inévitablement

lorsque tu brilles à côté. tu laisses l'enfant dans le noir, tu l'abandonnes.

les adultes se foutent éperdument de la vocation, ça ne rentre pas dans leur système, leur compréhension du monde qui coule de source. les adultes mentent à longueur de journée. les enfants le savent. et l'enfant que tu portes en toi le sait. tu n'as jamais vraiment accepté les règles du monde des adultes, toutes ces choses excessivement importantes telles que : l'argent, le travail, la normalité. ce qui caractérise les adultes, c'est leur manque d'imagination.

« mais les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux »

parfois la nuit, tu te colles sur youtube et tu regardes, t'écoutes les anciens, ceux qu'ont compris comme Brassens et sa moustache, la guitare sur le torse, le regard si libre et si douloureux de celui qui a toujours écouté le gamin à l'intérieur, le regard de celui qui sait, qui a fait l'expérience de la cruauté des adultes. tu l'écoutes, tu le remercies.

il y a des gens qui sont morts pour leur désir. et quand tu dis mort, c'est mort au sens premier. des pendus, des torturés, des roulés dans la boue, des guillotins. c'est en partie pour ça que le désir fait peur, la vérité a toujours un prix et bien des fois, le prix est trop élevé. il y en a qui sont morts et à qui tu dois tout parce qu'au-delà de leur disparition, ils continuent de te parler. les adultes diront toujours que cela n'existe pas mais toute ta vie tu seras guidé par des présences fantomatiques, des spectres qui échappent à toute classification, toute explication. tu sais très bien que les gens ne meurent jamais à 100%, il reste quelque chose d'eux, évidemment, là quelque part dans l'esprit, dans l'ADN, dans les souvenirs, dans les odeurs, les rêves. les adultes aiment bien que les morts soient morts, empaquetés, classifiés, rangés sous terre et mutiques. souvent le désir naît mystérieusement de l'écho d'un mort.

une anecdote. un jour tu as parlé de ton désir chez le thérapeute. et le thérapeute t'a demandé « il y a quelqu'un dans votre famille à qui on a empêché de réaliser sa vocation ? ». tu n'en sais rien. après coup tu y as pensé. qui on a fait taire ? pourquoi ton désir à toi est-il si violent ? si puissant ? si attaché à ton instinct de survie ? qui t'a soufflé ce désir ? et tu te dis intimement, il y a là sûrement une présence qui m'est invisible, que je ne connaîtrai jamais. mon désir cache une histoire. s'il est si dur à réaliser, c'est que probablement quelque chose d'encore plus fort que le mur du réel le retient. car tu

le sais bien, le désir est piégé, muselé, caché et c'est toi, c'est l'enfant en toi qui a cherché, fouillé, qui l'a pris dans ses petites mains, qui pour la première fois lui a donné de l'amour. et puis le trésor t'a glissé des mains, là, si rapidement. et adulte, il te faudra chercher et encore chercher. mais seul l'enfant le trouvera et tant que tu ne laisseras pas l'enfant reprendre dans ses petites mains le trésor fragile, précieux, mal-aimé, il te sera impossible de réaliser ton désir.

parfois tu te dis, et ces acteurs, ces écrivains, ces hommes politiques, ces femmes d'Etat qui racontent à n'en plus finir qu'ils ont réussi, qu'ils ont conquis, est-ce qu'ils ont visé à côté ? car toi aussi tu brilles là où tu ne veux pas, ça en jette, peut-être même que tu fais rêver. L'ironie.

les enfants vivent dans un monde plus beau, plus vaste car ils y font éclore et fleurir l'imaginaire. ils n'en ont ni honte ni culpabilité, ils vivent entourés d'êtres irréels et de personnages surnaturels. ils parlent aux être inanimés et ils voient au-delà du réel, ils inventent leur monde. là réside le plus grand malheur des adultes obnubilés par l'inutile, l'idiot, pourquoi ? pourquoi ce passage forcé à la destruction de l'enfance ? est-ce pour cette raison que tu vois si peu de gens capables d'écouter l'enfant qu'ils portent en eux, de le respecter, de le laisser gouverner leur vie et non l'inverse ?

réaliser ton désir consiste à entrer en guerre à l'intérieur de toi, en guerre oui, car il existe à l'intérieur de toi un être tyrannique, arrivé au pouvoir injustement et qui exerce une forme de terreur sur toi, qui te menace, qui te dit que tu ne mérites pas d'exister, que ton désir n'est qu'absurde, qu'il n'existe pas car irréel, intangible, illégitime. en toi résonne cette voix tonitruante d'assignation à résidence, d'autoritarisme tout-puissant. seul l'enfant déjouera le tyran, tu le sais fort bien. pour réaliser ton rêve, il faut renouer avec l'enfant, le retrouver car peut-être tu l'as perdu, peut-être il s'est caché. il faut dynamiter les règles des adultes, tordre le réel, jouer avec et faire du monde ton propre espace de jeu, malgré les méchants.

l'impossibilité de réaliser ton désir réside dans le conflit qui oppose l'enfant au tyran. pourquoi le tyran existe-t-il ? c'est la question qu'il faut te poser. pourquoi est-il là ? et surtout, pourquoi a-t-il autant de pouvoir ?

c'est pour cela que tu rêves toute la journée à ton désir, là au taf, au supermarché, dans la rue. c'est l'enfant qui chante, qui pousse la mélodie, envers et contre tout. ça chantonne, ça chantonne, ça te donne envie de sautiller et de lever les yeux au ciel, de déconstruire le réel et de faire revenir l'imaginaire à toi. l'enfant te fait décoller, brise les lois de la gravité, ridiculise le tyran. et la mélodie ne dure qu'un court instant, disparaît aussi vite qu'apparue, te glisse des mains.

Nina Skaro est une autrice touche-à-tout. Basée à Clermont-Ferrand, elle fait un doctorat de recherche-crédation en bande dessinée avec l'Université Clermont Auvergne et l'Université Québec Outaouais. Elle est la co-scénariste de l'album jeunesse « Prix du jeune chercheur 2025 » à paraître en avril 2026 à La Poule qui pond. Nina enseigne aussi le français, apprécie les fromages d'Auvergne, aime courir sur un vélo elliptique et se la couler douce en station thermale.

une lettre

De numéro en numéro, les lettres filent qui n'ont plus de nom ou presque mais toujours une adresse. Prenez la pelote en route, écrivez-nous³, écrivez-leur, à propos d'un détail ou davantage.

Correspondant : **Patxi Brodkey**

Titre : **Une lettre**

Endroit : Isère (38)

Patxi Brodkey est né à Ixarra en 1989.

Pendant ses années d'internat, il découvre les romans de Mircea Eliade et les nouvelles de Julio Cortázar. Ces incursions dans des mondes mystérieux et foisonnants lui donnent envie de se tourner vers des études littéraires. Il en sera pourtant autrement.

Patxi est technicien de maintenance sur les voies ferrées.

3 Faut-il, cher Narrateur, l'entendre comme une supplique ?

Bonjour papa,

Merci pour ton invitation.

« Nous marier face à l'océan, c'est comme inscrire notre histoire d'amour dans l'infini. »

C'est joli. Je ne pense pas que ce soit de toi mais c'est joli.

Je te remercie pour ta généreuse proposition. Une cabane de plage dans les Landes, tout confort, vue sur l'océan...

Oui, sur ce point tu as raison : les enfants seraient aux anges. Courir après les mouettes, ramasser les coquillages... C'est sûr, ça les changerait du béton et des « *parcs minuscules* » remplis de crottes de chien.

En ce qui concerne Amélie, je n'en suis pas aussi sûr. Peut-être que les adultes sont plus compliqués que les enfants.

Plus difficiles à séduire. Plus ingrats.

Il n'y a pas que les mouettes et les coquillages, dans la vie.

C'est d'ailleurs pour cette raison que je vais devoir décliner ton invitation.

Je sais que cela va te rendre furieux.

Je sais que tu vas faire semblant de ne pas comprendre.

« Julie, viens voir. Ils ne viendront pas. Je te l'avais dit. Il me fait payer la mort de Catherine. Il ne supporte pas que je refasse ma vie. Il ne supporte pas notre bonheur. Il préfère priver Amélie et les enfants de ce moment. C'est un égoïste. Une semaine dans cette cabane de rêve, tous frais payés... »

Je sais que tu ne feras pas lire cette lettre à Julie. Tu préféreras laisser planer certains malentendus.

« Essaie de le comprendre, Philippe... C'était hier... C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû accepter si vite. N'oublie

pas que j'ai l'âge d'Amélie. Pour lui, c'est un chamboulement. »

Je sais que tu es le roi des malentendus. Sans eux, tu aurais perdu ton trône depuis longtemps.

Mais peu importe.

Peu importe, si Julie pense que c'est à cause d'elle, de son âge, de la mort de maman, de mon égoïsme. Peu importe si elle pense que tu es une victime, un homme abandonné par les siens.

Toi qui t'es toujours sacrifié pour ta famille...

Car bien sûr, tu as déjà payé la cabane.

Parce que tu ne laisses jamais le choix à personne. Ta volonté s'impose naturellement. Exactement comme la marée qui monte et qui recouvre peu à peu la plage. Elle nous force à migrer progressivement vers la dune et les broussailles. On se laisse bercer par son murmure profond et puissant. L'espace vital se réduit comme peau de chagrin. Le sol devient de moins en moins confortable. C'est seulement au bout de longues années qu'on réalise :

« Mais qu'est-ce que je fais recroquevillé ici ? »

Une semaine entière à regarder la marée qui monte, depuis notre cabane. Merci pour ta proposition. Mais je suis obligé de décliner.

Car je sais qu'avec toi, rien n'est jamais gratuit.

« Vous ne serez qu'à dix minutes à pied du domaine. Nous serons bien accaparés par les préparatifs, mais les enfants pourrons profiter du parc. Il est magnifique. Il y a des balançoires, des trampolines. Et même des paons ! Un vrai terrain d'aventure. »

C'est comme si j'y étais :

« Arrête papa, c'est normal. Amélie et moi nous n'allons pas rester là les bras croisés pendant que vous vous activez avec Julie. Mais non, tu plaisantes. Oui, papa, la cabane nous plaît. Quelle vue incroyable, oui. Non, ça ne me

dérange pas du tout de monter le chapiteau. Si Amélie peut driver le wedding designer ? Eh bien... Non, je ne pense pas que ça la dérangerait. C'est vrai qu'elle a bon goût. Que je lise un discours ? Si tu y tiens, pourquoi pas... C'est des gosses, tu sais. C'est vrai. Tu as raison. On va leur acheter des tenues un peu plus élégantes. Merci, c'est gentil, c'est toujours le même code ? 9287 ? Oui, bien sûr, j'en profite pour récupérer les fleurs. Non ne t'inquiète pas pour ça, on aura bien le temps de profiter de la plage demain. »

Ce n'est pas une famille que tu as fondée. C'est une micro-entreprise.

D'ailleurs, tu as vécu la mort de maman comme un dépôt de bilan. Une faillite. Un revers de fortune indépendant de notre volonté. De TA volonté.

Bien entendu, les facteurs qui l'avaient déclenché ne pouvaient être qu'externes. Un défaut d'ajustement. L'imprévisibilité des tendances de marché. La nouvelle politique budgétaire du gouvernement. Rien qui puisse avoir un rapport avec toi. Avec ta « gestion » désastreuse de notre famille.

Je te revois critiquer les médecins. Sur le parking de l'hôpital, dans les couloirs blafards, sur les banquettes en plastique bleu, dans l'ascenseur qui nous menait à elle et jusqu'à son chevet...

Tu n'as jamais eu le courage de regarder les choses en face. De reconnaître ta part de responsabilité dans la dégradation de sa santé mentale et physique.

La vérité, papa, c'est que tu as phagocyté maman. Petit à petit, tout au long de votre mariage, tu as dévoré son énergie vitale.

Sans qu'elle s'en rende compte, comme la plage sous la marée, son monde s'est rétréci. À la fin il n'y avait plus que la boîte. AssureDeal par ci, AssureDeal par là.

Tu vas détester entendre ça. Mais peut-être qu'il le faut :

Maman n'a jamais aimé vendre des assurances.

Quoi qu'elle ait pu te dire ou ne pas te dire.

Elle le faisait parce qu'elle t'aimait.

Parce qu'il est impossible de faire refluer la marée.

Maman est tombée malade parce qu'elle n'en pouvait plus, de vendre des assurances cinquante heures par semaine. Et comme elle ne pouvait pas arrêter, c'est son corps qui a démissionné.

C'est marrant. C'est seulement après sa mort que tu as accroché ses tableaux aux murs de l'appartement de Porto-Vecchio. Tu avais peur qu'en voyant ses peintures chaque été, elle finisse par reconnaître son talent ?

Encore un malentendu, n'est-ce pas ?

Tu te rappelles, notre premier appartement à Bordeaux ?

Tu piquais des crises de colère quand ceux du dessus arrosaient leurs fleurs. Tu ne supportais pas que les pots débordent et coulent sur notre balcon. Toi, un si grand disciple de la théorie du ruissellement !

Je te revois guetter les annonces au petit-déjeuner.

Jusqu'à ce qu'un appartement se libère au dernier étage. Alors tu as graissé la patte de l'agent immobilier pour qu'il mette notre dossier sur le dessus de la pile.

Je te revois humer l'air sur le balcon. Arroser tes pots de fleurs en sifflotant.

La vérité, je l'ai comprise plus tard :

Tu ne supportais pas qu'il y ait quelqu'un au-dessus de toi.

Voilà le genre de valeurs que tu m'as inculqué pendant toute mon enfance. De façon pernicieuse, invisible. Comme un sachet de thé qui infuse, qui infuse...

Voilà pourquoi je ne veux pas que tu passes du temps avec mes enfants.

Je ne veux pas qu'ils se mettent à pleurer s'ils n'arrivent pas à faire du vélo sans roulettes ou s'ils perdent un match de foot. Je ne veux pas qu'ils se détestent s'ils n'ont pas la moyenne en maths.

Je ne veux pas qu'ils se tournent vers moi, le visage baigné de larmes :

« Je suis nul. »

Je suis nul.

Voilà pourquoi je dois décliner ton invitation.

Tous mes vœux de bonheur,

Pacôme

Bonjour papa,

Merci pour ton invitation.

*« Nous marier face à l'océan, c'est comme inscrire notre
histoire d'amour dans l'infini. »*

C'est joli.

C'est vrai que tu as toujours aimé l'océan.

Est-ce que tu vas en profiter pour faire un peu de voile ?

Je te remercie énormément pour ta proposition. C'est très généreux
de ta part. Oui, les enfants et Amélie auraient adoré.
Malheureusement, je dois décliner.

En effet, j'ai décidé que nous ne viendrons pas à votre mariage.

Ce n'est pas facile pour moi de t'écrire cela. Mais il me semble
que tu mérites que je te dise la vérité. Que je sois honnête
envers toi.

La mort de maman est trop fraîche encore. La blessure n'a pas
cicatrisé. J'aurais l'impression de la trahir.

Je sais que cela va te contrarier. Te blesser. Je m'en excuse.
Sache que ce n'est absolument pas mon but. Sache que ce n'a pas
été une décision facile à prendre.

C'est également important pour moi que tu saches que cela n'a rien
à voir avec Julie. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous voir
beaucoup mais je l'apprécie. Je suis content pour toi. Pour vous.

Tu as le droit de refaire ta vie.

Tu as le droit d'être heureux.

Avec Amélie et les enfants, nous vous souhaitons tous nos vœux de
bonheur,

Pacôme

Bonjour papa,

Merci pour ton invitation.

*« Nous marier face à l'océan, c'est comme inscrire notre
histoire d'amour dans l'infini. »*

C'est joli.

Tu dois être heureux de célébrer cet événement dans les Landes. Tu as toujours aimé l'océan, le grondement du ressac.

J' imagine que Julie est aux anges.

Je te remercie pour ta proposition. Malheureusement, ça ne va pas être possible pour nous de passer toute la semaine là-bas. Même si les enfants auraient adoré la cabane, la plage, etc.

C'est vraiment dommage.

Les dix prochains mois, Amélie va être sous l'eau. Son patron vient de la mettre sur un projet-pilote au Danemark. C'est une grande opportunité pour elle. Le revers de la médaille : elle passe son temps à faire des allers-retours.

De mon côté, ce n'est pas non plus de tout repos.

Je suis toujours à 80% mais comme l'été approche, il y a beaucoup d'heures supplémentaires. Et comme Amélie est presque tout le temps en déplacement, c'est moi qui m'occupe des enfants.

Bref, on sera là - évidemment ! - pour le mariage mais pour ce qui est d'y passer la semaine, j'ai bien peur que ce ne soit pas possible.

À très bientôt,

Pacôme

4 Il va, s’immisçant jusqu’au creux des pages blanches, des intersections, inapte encore à choisir entre la première et la troisième personne du singulier, jouant peut-être un peu avec cette frontière pour ce qu’elle offre de potentiel créatif, et ce faisant il/je marche déjà sur les moindres de tes semis, Narrateur, et tu ne le sais pas encore – ne le sais-tu toujours pas ?

Correspondant : **Alain Lasverne**
Titre : **Post-it et puis s'en va**
Endroit : Hérault (34)

Lectures inspiratrices : Char, Saint-John Perse, Rimbaud ou Prévert, Portante, Tarkos, Frikh, et autres pas forcément poétiques. **Alain Lasverne** vit à Sète, depuis une dizaine d'années. Il a 71 ans et écrit depuis Juillet 89. *Présences*, chez Douro Ed. en 2022. Aussi en 2022, *Si la guerre ne meurt*, recueil de poésies, chez Inclinaison. Septembre 2024, un roman, *Dis-moi où va le silence*. Alain est sur [Diaspora](#), sur [Mastodon](#) et plus occasionnellement sur [Facebook](#).

Dire l'extramuros

sur le chemin là-bas
tout me reviendra
là-bas sous la seconde ampoule
tout reste à prévoir
dans la rue
dans le labyrinthe nocturne
de ma vie

le temps où j'étais
je suis à Sète
le temps où j'étais
je ne suis pas à Sète
je suis la fleur qui pousse en mai
je suis une lumière infinie
mais je ne peux dire que mon ombre
sur Sète

un homme parle à la pluie
une goutte écoute
puis remonte au ciel
un homme pleure

Sète au sable qui s'effeuille
à l'espace du vent perdu
au passé enkysté dans le port
comme une darvade
gardienne d'innocence
dans l'étang de Than

alors il y a la vie en reste
le sable salue le vent
se prend pour la lumière
se prend pour la pluie
glisse où est sa place

à bout de fatigue
je pense à une rivière
une rivière qui coule
où échoue la poésie
les mots coulent
s'écarte la fatigue
d'arracher les mots
à la rivière

Suivez l'actualité de la revue, commandez vos exemplaires de la version papier sur <https://revuerestes.wordpress.com/>⁵

⁵ Et au plaisir.

Je vais vers le seuil, je regarde les champs, je suis en paix avec les hommes et je ne désire rien que cet humble bonheur. Aude jamais n'eût franchi la haie du jardin. Ce sont là d'aimables images. Le Vieux, lui, ne dépassa pas la forêt ; il séjourna près des hameaux dans son large amour de la terre et des simples. Quand il s'asseyait dans les âtres, les femmes sentaient le maître fort et doux. Il les prenait sur ses genoux ; elles le caressaient charmées ; il était le laboureur dans les champs de la Vie. Lui aussi était près de la nature comme les pâtres, le bûcheron et le pêcheur au bord des eaux, le taureau dans le clos, les espèces qui randonnent au clair de lune. Il chérissait les belles filles confiantes, les femmes mûres, le printemps et l'automne du radieux verger charnel. Il fut le père d'Alise. Benoît géant des âges heureux de la terre ! Ton cœur ingénu palpitait comme le pré qui bout et fume sous la rosée, comme le sillon aux heures de la graine. L'œuvre de chair fut pour toi la bonne aventure qu'allait flairant sous bois l'antique sylvain. Tu fus toute la mythologie des nymphes bocagères et du lascif chèvre-pieds brûlé des moûts de l'août ! Je n'ai pas écouté la mâle leçon. Le chemin vert des bois une fois s'ouvrit et la mort mit les doigts sur la bouche de l'amour. Je ne connus Éden qu'après qu'Ève s'en fût allée. Alors déjà j'étais un pâle et morose enfant tourmenté de trop bien s'ignorer. On m'avait appris la honte de mon corps, je savais seulement qu'il fallait craindre la nature. Et un jour j'entrai dans la vigne, je bus les vins ardents et glacés. La Bête était tapie derrière les sarments d'or et de sang. Elle me fit signe, elle déroula ses longs cheveux, je me suis couché dans le suaire de plumes et de soie. Maintenant, détestable Aude, tu peux bien me fouler sous tes pieds, pressurer ma vie jusqu'à sa dernière sève. J'ai goûté le philtre mortel, je ne te quitterai plus. Les aimables images se dispersent, la maison aux murs blancs, la paix sacrée des semailles heureuses, les bénignes campagnes où passa le songe d'Alise. Dans le jardin funèbre, là-bas, un tertre à mesure s'aplanit et qui ne garde plus la forme de son petit corps sauvage. La Bête ! voilà les clous et la passion. Voilà l'éponge avec le fiel : j'en suis blessé jusqu'à l'agonie. Tout le reste n'est que la douce nature obéie et le conseil nuptial. Tout le reste est l'ordre divin comme la source grésille, comme le fleuve roule entre les monts. La beauté de l'univers s'accomplit aux rites du bel amour ingénu. Il se mire aux fontaines, il va sous le grand ciel ami, il est l'humble soumission de l'être à la vie. Il a ses fins en soi et ne désire rien autre chose que soi-même, étant ainsi le dessein de Dieu et toute la vie. « Aimez-vous dans votre substance. Calmez-y l'été de vos feux, le brûlant foyer qui est au centre de la créature et du monde. La même loi d'hymen régit harmonieusement l'univers et l'homme n'est qu'un aspect en qui s'abrège la beauté des choses. Mais que la chair ne soit pas pour la chair un stérile stratagème par lequel est détourné le sens du baiser ! Qu'elle soit comme l'eau qui va à ses buts et cependant l'eau ignore où elle va, comme le pré avant la venue du troupeau et il n'y a que le berger qui sache qu'il va fleurir. Qu'elle ne se leurre point d'insolites entreprises ni ne se tourmente de se connaître par delà les limites que j'assignai au jardin de ses plaisirs ! Après, ce ne serait plus que d'affreuses solitudes pleines de l'aboi des loups. » Ainsi à l'origine parla la Voix. Et l'homme vieilli méprisa le vierge amour conforme au vœu divin. Rompant la trêve d'harmonie, il replongea aux bouillants limons. Des fonds de l'être remonta le chaos, la créature des limbes, ébauche de feu et de sang, le rugissant élémentaire, fermenté d'une force impure. Les creusets se rouvrirent, vomirent les laves et les scories pour la refonte du velu primordial. D'informes alliages se rivèrent et les amants accouplés ne regardèrent plus le ciel. L'amour comme le taureau meugla, renifla avec le groin de la truie, haleta du rut forcené du bouc. Dans ses démenches il résigna le solennel et tendre